ACTE II. SCÈNE III

UN FRANÇAIS

EN SIBÉRIE,

DRAME EN TROIS ÉPOQUES,

Par MM. Charles Lafont et Noël Parfait,

MUSIQUE DE M. ARTUS, DÉCORS DE M. BOUILLIER.

Bibliothèque Nationale R.F. IMPRIMÉS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 JUILLET 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ETIENNE MORIN, ancien sergent de la garde impériale.....	M. MATIS.	PULAWSKI, polonais condamné..	M. ADALBERT.
BERNARD MORIN, son frère, sous le nom de Desgraviers.....	M. VERNER.	GEORGET, domestique de Bernard.	M. V. COQUET.
AUGUSTE, fils d'Étienne.....	M. BOUSQUET.	UN BRIGADIER DE GENDARMERIE....	M. BERTHOLET.
GASPARD DUVAL.....	M. STAINVILLE.	UN OFFICIER RUSSE.....	M. ROCHEUX.
BORISOF, intendant des mines de Souxon.....	M. DAVID-VIALLET.	LOUISE, fille de Bernard.....	Mlle MATHILDE.
MIKAIL, jeune paysan russe.....	M. PROSPER.	MARPHA, fiancée de Mikail....	Mme ADALBERT.
		Mme DUVAL, mère de Gaspard...	Mme S.-LEMAIRE.
		CONDAMNÉS AUX MINES, SOLDATS RUSSES, COSAQUES, ETC	

La scène se passe, au premier et au troisième acte, dans un petit village sur la frontière de France, au deuxième en Sibérie, près des mines de Souxon. — 1828-1831.

ACTE PREMIER.

Un jardin clos au fond par une haie; plus loin, la campagne. A gauche, l'entrée d'un pavillon

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGET, *seul, mettant le couvert sous une charmille.* Dix heures..... dépêchons-nous, car si monsieur Desgraviers ne trouvait pas son déjeuner prêt... Desgraviers! ce nom-là m'écorche la bouche. Comme s'il n'aurait pas pu garder le nom de Morin, le nom de son père, sans prendre celui de cette métairiel.... Mais tous ces enrichis, tous ces parvenus rougissent de leur famille... C'est plutôt leur famille qui devrait rougir d'eux!

Digitized by Google

77843

Ce n'était pas encore assez pour celui-là de se donner de la noblesse, il a fallu qu'il se fît nommer adjoint de la commune!... Je vous demande un peu! Et quel luxe! rien que pour son déjeuner, du café, du pâté de foie gras et des côtelettes! Mais, mon bon homme, il fut un temps où tu te contentais d'une gousse d'ail frottée sur ton pain... Voyons, n'ai-je rien oublié? Ah! du vin... du vin de Bordeaux, je parie. (*Il remplit un verre et boit.*) Précisément. C'est infâme!

SCENE II.

DESGRAVIERS, GEORGET.

DESGRAVIERS. Eh bien! suis-je servi?

GEORGET. Oui, monsieur... et v'là votre journal que le facteur vient d'apporter.

DESGRAVIERS, *s'approchant de la table.* Est-ce que je déjeune seul aujourd'hui? Où est ma fille?

GEORGET. Mademoiselle Louise est un peu souffrante, et vous prie de l'excuser.

DESGRAVIERS, *s'asseyant.* Souffrante.... oui, comme toujours!... Et madame Duval?

GEORGET. Oh! celle-là se porte comme la cathédrale! Mais il y a deux heures qu'elle est partie pour la ville.

DESGRAVIERS. Sans me prévenir!

GEORGET. Elle n'a pas l'habitude de se gêner!

DESGRAVIERS. Et qu'est-elle allée faire à Strasbourg?

GEORGET. Pardié! réparer quelque sottise de son fils, monsieur Gaspard!

DESGRAVIERS. Comment! qu'y a-t-il encore?

GEORGET. Je n'en sais rien, mais le personnage est sujet à caution. Un jour, ce sont des dettes de jeu qu'il faut payer; le lendemain, c'est des glaces cassées dans un café; le surlendemain... Enfin, chaque jour amène une nouvelle gentillesse, et si la potence ne l'arrête pas en chemin...

DESGRAVIERS. Georget!

GEORGET. Dame! monsieur, ce que j'en dis, c'est à cause de vous. Quand on pense que cette nuit encore il est rentré à deux heures du matin, en faisant un bruit, un vacarme... Il a dû vous réveiller?

DESGRAVIERS. Je n'ai rien entendu.

GEORGET. Oh! je gagerais bien le contraire... mais vous ne voulez pas en convenir, parce que votre amitié pour la mère vous aveugle à l'égard du fils.

DESGRAVIERS. Eh bien! oui, madame Duval a toute mon affection, toute ma confiance... Et ne me force jamais à faire un choix entre elle et toi, entends-tu bien, car je te chasserais sans hésiter..

GEORGET. Me chasser, moi, qui suis du même pays que vous, et presque de la même famille? Allons donc! quand vous auriez l'ingratitude de me renvoyer, je vous préviens que je vous désobéis, que je reste.

DESGRAVIERS. C'est bon, n'en parlons plus...

GEORGET. Tenez! un verre de bordeaux pour vous remettre. Et puisque madame Duval n'est pas là, voulez-vous que je la remplace, que je vous lise votre journal?

DESGRAVIERS. Soit.

GEORGET. Voyons donc ça. (*Lisant.*) « Paris, 10 mai, le ministère est entré dans une voie... »

DESGRAVIERS. Oh! fais-moi grâce de la politique.

GEORGET. Vous avez raison: en déjeunant, c'est un peu lourd. « Nouvelles diverses. » A la bonne heure! ça se digère plus facilement. (*Lisant des yeux.*) Tiens! v'là quelque chose qui me fait plaisir... ah! c'est très-bien... une bonne idée!

DESGRAVIERS. Il paraît que tu lis pour toi seul?

GEORGET. Écoutez ça. Hum! hum! « On » nous écrit de Nancy qu'une souscription » vient d'y être ouverte en faveur du brave » Jérôme Dubourg, né à Laneuville, petit » village du département de la Meurthe. Jé» rôme Dubourg est ce malheureux artilleur » de l'ex-garde impériale dont nous avons an» noncé le retour en France, et qui avait été re» tenu pendant quinze ans prisonnier en Sibé» rie. » (*S'interrompant.*) C'est pourtant vrai! ce pauvre soldat, on le croyait mort: eh bien! pas du tout, le v'là qui revient, qui ressuscite... Ah! on ouvre une souscription en sa faveur, je m'inscris pour cinquante centimes.

DESGRAVIERS. C'est bien... je souscrirai aussi.

GEORGET. Dites donc, monsieur Morin... pardon, Desgraviers.... la langue m'a tourné... Il me vient une idée: si monsieur Etienne, votre frère, n'était pas mort non plus là-bas... s'il allait revenir tout à coup, comme Jérôme Dubourg?

DESGRAVIERS. Mon frère!

GEORGET. Ah! ça serait un beau jour; mais dame! l'héritage de la tante Perruchon, il faudrait le partager.

DESGRAVIERS, *se levant.* Et qui te dit que je m'y refuse, que je ferais la moindre difficulté?... Je vois bien le fond de votre pensée, insolent; mais prenez garde, ma patience aura un terme!

LOUISE, *entrant.* Mon père, je viens...

DESGRAVIERS. C'est bon! laissez-moi.

Il rentre brusquement dans la maison.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LOUISE, GEORGET.

LOUISE. Qu'y a-t-il donc, Georget? d'où vient le trouble où je vois mon père?

GEORGET. C'est que je lui parlais de votre oncle Etienne, et il s'est fâché... Dame! si on ne peut plus rien dire...

LOUISE. Tu sais que mon père souffre quand on lui rappelle ce triste souvenir. Son frère est mort d'une manière si cruelle, et il l'aimait tant!

GEORGET. Il l'aimait, il l'aimait; je veux bien le croire; mais, ma foi, il ne l'a guère prouvé.

LOUISE. Ah! que dis-tu là!

GEORGET. Je dis, mademoiselle, que si cette amitié-là avait été bien franche, il y a quelqu'un à Strasbourg qui s'en serait aperçu.

LOUISE. Qui donc?

GEORGET. Eh mais! monsieur Auguste, le fils de votre oncle, votre cousin... Je sais bien que sa naissance n'a pas été, là, tout à fait correcte... Mais, dame, à la guerre comme à la guerre, et ce n'est pas la faute de ce jeune homme si ses parents sont morts célibataires.

LOUISE. Eh bien, monsieur Desgraviers l'a élevé, lui a donné un état.

GEORGET. Oui, celui d'ébéniste.... C'est gentil pour un garçon qui aurait dû avoir sa moitié dans l'héritage de votre grand'tante Perruchon .. c'est qu'elle en a laissé des écus, la vieille!

LOUISE. Auguste demeurait avec nous comme quelqu'un de la famille, pourquoi nous a-t-il quittés?

GEORGET. Pourquoi!... parce qu'il a du cœur... parce que, excepté vous et moi, tout le monde ici lui faisait endurer mille avanies; si bien qu'un beau jour, de guerre lasse, il est parti, et nous ne l'avons plus revu... Mais l'absence n'y fait rien, vous ne l'avez point oublié, n'est-ce pas, mademoiselle?

LOUISE. Peux-tu me le demander!

GEORGET. Et s'il faisait quelques démarches pour se rapprocher de vous, pour vous parler, ça ne vous déplairait pas trop?.... Eh bien, sans y aller par trente-six chemins, je l'ai vu ce matin, et il m'a remis une lettre pour vous. Je guettais le moment de vous la donner; lisez vite.

LOUISE. Je ne sais si je dois...

GEORGET. Allons donc, mademoiselle, c'est pur comme l'or, ce garçon-là, et je suis sûr que sa lettre... Voyons, dépêchez-vous de la lire; d'un moment à l'autre la Duval ou son fils peuvent arriver.

LOUISE, *après avoir lu.* Ah! Georget, Georget, quelle nouvelle! il part, il quitte Strasbourg!

GEORGET. Lui! ah bah! et où va-t-il?

LOUISE. Il obéit, m'écrit-il, à un devoir sacré... il m'en dira davantage... si je consens à le voir avant son départ.

GEORGET. Eh bien, vous y consentez, n'est-il pas vrai? puisque c'est pour vous expliquer.... pour vous faire ses adieux.... Des adieux, rien n'est plus moral, quand on ne s'attendrit pas trop longtemps... Mais où diable veut-il aller? A Paris, sans doute, ou bien faire son tour de France...

GASPARD, *chantant, au dehors*

L'amour, le jeu, le bon vin,
Voilà mon joyeux refrain
Et ma philosophie!...

GEORGET. Bon, v'là le reste de nos écus!

LOUISE. Monsieur Gaspard... ah! je rentre au salon, viens m'y retrouver.

SCENE IV.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD. Comment, comment, charmante Louise, vous fuyez à mon aspect! qu'est-ce à dire? je fais peur à la beauté; mais alors je suis un être affreux, un monstre, je vote pour qu'on m'empaille.

GEORGET. Appuyé!

LOUISE. Vous vous trompez, monsieur, ce n'est pas vous qui...

GASPARD. Ce n'est pas moi... c'est donc mon cigare? Pardon!...

Il le jette à la figure de Georget.

GEORGET. Ah ça, dites-donc, prenez donc garde.

LOUISE. Divers soins me réclament, et si vous n'avez rien à me dire...

GASPARD. Faites excuse, j'ai un million de choses à vous dire: nous nous voyons si rarement! Mais puisque vous êtes pressée, je n'abuserai pas de vos moments, et je ne me permettrai qu'une simple question.

LOUISE. Laquelle?

GASPARD. Connaissez-vous le Vésuve, mademoiselle?

LOUISE, *avec impatience.* Non, monsieur.

GEORGET. Ni moi non plus. Où prenez-vous ça?

GASPARD. Le Vésuve, au dire des naturalistes, est un volcan qui, après une éruption, va rester six mois, sept ans, plus ou moins, sans laisser jaillir la moindre étincelle; puis, tout à coup, un beau matin, crac! pouf! le feu repart de plus belle: on croyait que c'était éteint; pas du tout, ça couvait. Le Vésuve c'est mon cœur comprimé par vos dédains. Mon amour a gardé longtemps le silence; mais enfin...

Digitized by Google

LOUISE. Monsieur, cette plaisanterie s'est déjà renouvelée trop de fois... Que celle-ci soit la dernière, ou bien je me verrais forcée de dire à mon père à quel point certaines personnes, qu'il daigne conserver chez lui, se montrent indignes de sa bonté.

Elle sort.

GEORGET, *à part*. Mets ça dans ta poche, mon garçon, et ton mouchoir par-dessus.

SCENE V.

GASPARD, GEORGET.

GASPARD. « Qu'il daigne conserver chez lui... » Petite bégueule, si ma mère n'exigeait pas...

GEORGET, *fredonnant*.

L'amour, le jeu, le bon vin,
Voilà mon joyeux refrain...

GASPARD. Que chante ce mauvais drôle?

GEORGET. J'essaye la romance que vous roucouliez en entrant; recommencez donc, vous étiez en voix.

GASPARD. Allons donc, mon cher, enlève ces plats et tais-toi. Tiens, mais voilà des comestibles qui ne me paraissent pas trop défectueux: un pâté de foie gras, une bouteille de bordeaux... Ça se trouve bien, moi qui suis à jeun... (*frappant sur son gousset*) et à sec.—Un verre!

GEORGET. Voilà, monsieur le marquis, voilà.

Pendant que Gaspard essuie son verre, Georget enlève la bouteille et le pâté.

GASPARD. Eh bien! eh bien! et ce vin?

GEORGET. Disparu... avec le pâté.

GASPARD. Pourquoi me donner un verre, alors?

GEORGET. Pour vous rafraîchir... vous avez la carafe... Un volcan, ça a besoin d'eau, surtout quand ça fume.

Il lui présente le reste de son cigare qu'il a ramassé.

GASPARD, *levant sa canne*. Insolent! tu oublies le respect que tu me dois.

GEORGET. De quoi! de quoi! du respect? je n'en dois ici qu'à monsieur et à mademoiselle... Tout est égal entre domestiques.

Gaspard avance sur lui; Georget prend une chaise pour se défendre. Mme Duval paraît.

SCENE VI.

LES MÊMES, Mme DUVAL.

Mme DUVAL. Georget!... Mon fils, que fais-tu là?

GASPARD. Je me fais respecter par ce garnement, qui me raille, qui m'insulte.

GEORGET. C'est-à-dire que vous vous permettez de lever la canne sur moi parce que je défends les intérêts de mon maître.

GASPARD. Ton maître? prends garde, il ne le sera plus longtemps: on l'instruira de ta conduite.

Mme DUVAL. Sans doute, et si, comme je le pense, vous vous êtes permis quelque insolence nouvelle...

GEORGET. Oh! je sais que vous faites la pluie et le beau temps ici, madame la gouvernante! mais nous allons voir si monsieur Desgraviers prétend se laisser gruger par ce beau tambour-major!

Il sort.

SCÈNE VII.

GASPARD, Mme DUVAL.

GASPARD. Ah! misérable, tu es bien heureux...

Mme DUVAL. Allons, assez! Devant lui, j'ai dû prendre ton parti; mais c'est encore toi qui as tort, j'en suis sûre.

GASPARD. Par exemple! je n'ai pas le droit de châtier un drôle qui veut traiter avec moi d'égal à égal, qui me dit que je suis ici à titre de domestique! Cet outrage vous atteint aussi bien que moi, ma mère, et je me flatte que vous ne le laisserez pas impuni.

Mme DUVAL. Peut-être... si j'ai quelque influence sur l'esprit de Desgraviers, je ne veux pas la compromettre pour des bagatelles, c'est à de plus sérieux résultats que je compte la faire servir... Tu le sais bien, et si tu me secondais, nous réussirions... Mais tous les jours de nouvelles folies, de nouveaux scandales... Desgraviers finira par être instruit de tout, et alors, comment veux-tu que je lui demande la main de sa fille? Il me répondrait avec raison qu'il ne veut pas la donner à un mauvais sujet comme toi.

GASPARD. Des épithètes, belle maman! qu'y a-t-il donc?

Mme DUVAL. Tu me le demandes?... mais j'arrive de Strasbourg, malheureux; et je sais ce qui s'y est passé cette nuit.

GASPARD. Ah! ah! on vous a conté ces misères!...

Mme DUVAL. Comment! tout un quartier en rumeur, la garde battue...

GASPARD, *riant*. C'est vrai!

Mme DUVAL. Et une querelle dont les suites ont été sanglantes, tu appelles cela des misères? Sais-tu que si je n'avais pas fourni un cautionnement et que tu ne fusses pas ici chez l'une des autorités du pays, tu serais maintenant en prison?

GASPARD. Eh bien, franchement, ce serait

injuste : on a bien le droit de battre des fripons qui vous volent et qu'on prend sur le fait.

Mme DUVAL. Là, pourquoi joues-tu?

GASPARD. Soyez tranquille : à quelque chose malheur est bon ; je connais maintenant leurs ficelles, et si je joue encore, ça ne sera pas pour perdre.

Mme DUVAL. Comment ne serais-tu pas trompé quand tu fréquentes tout ce qu'il y a de plus décrié dans la ville? des piliers d'estaminet, des contrebandiers, des histrions!...

GASPARD. J'aime les artistes, je ne m'en cache pas, je m'en fais gloire; et puis, s'il faut vous le dire, en me ménageant ces relations-là, j'ai eu mon idée : un de ces histrions, comme vous les appelez, m'a rendu tout récemment un service... franchement, pas un honnête homme n'eût fait cela pour moi!...

Mme DUVAL. Que veux-tu dire?

GASPARD. Vous le saurez. Laissez mûrir la chose; mais soyez bien convaincue que je pense sérieusement à mon mariage avec Louise.

Mme DUVAL. Sérieusement?

GASPARD. Plus que vous ne croyez... Ce n'est pas le consentement du papa Desgraviers qui m'inquiète, c'est le consentement de cette petite mijaurée qui me paraît plus difficile à arracher.

Mme DUVAL. Parce que tu as un rival!

GASPARD. Tout juste... l'ébéniste, son cousin du côté gauche, qui a été élevé ici pour notre malheur... aussi j'ai compris qu'il était urgent d'éloigner le tourtereau.

Mme DUVAL. Et par quel moyen te flattes-tu de réussir?

GASPARD. Par la connaissance que j'ai du cœur humain... Mon Dieu, oui... Chacun dans ce bas-monde a sa marotte à l'aide de laquelle on le mène par le bout du nez : là vôtre, eh bien, là, franchement, c'est votre garnement de fils; la mienne, c'est la dame d'atout; celle d'Auguste...

Mme DUVAL. Eh bien?

GASPARD. C'est un beau rêve dont il a parlé à plusieurs personnes et qu'il veut absolument réaliser... J'ai exploité l'idée à mon bénéfice, et vous verrez si dans peu il n'y a pas éclipse totale du bâtard!

Mme DUVAL. Si tu parviens à cela, Gaspard, je te pardonne tous les chagrins que tu m'as causés. Mais plus de jeu...

GASPARD. Fi donc!

Mme DUVAL. Plus de querelles...

GASPARD. Doux comme un agneau!

Mme DUVAL. Plus d'intrigues?

GASPARD. Je romps avec Amanda!

Mme DUVAL. Vrai?

GASPARD. Dès aujourd'hui.

Mme DUVAL. Eh bien! dès aujourd'hui, je demande pour toi la main de Louise.

GASPARD. Bravo, ma mère, c'est convenu. (*Tirant sa montre.*) Midi... diable! il faut que je retourne à Strasbourg pour cette affaire qui concerne l'ébéniste... Il n'y a pas de danger pour moi à me montrer sur le pavé?

Mme DUVAL. Aucun.

GASPARD. Ah! dites donc, je n'ai pas de monnaie.

Mme DUVAL. Encore de l'argent?

GASPARD. Voulez-vous que votre fils rompe avec Amanda comme un grigou? (*Madame Duval lui donne sa bourse.*) Tiens! elle est rondelette! O la meilleure des mères! dans une heure je revole à vos pieds.

Il sort en courant.

SCÈNE VIII.

Mme DUVAL, *puis* DESGRAVIERS.

Mme DUVAL. Ah! que je suis faible! Ce garçon-là fait vraiment de moi tout ce qu'il veut.... mais enfin il paraît bien résolu à se corriger...

DESGRAVIERS, *entrant.* Vous êtes seule, madame; je croyais trouver ici monsieur votre fils, dont je viens d'apprendre les nouvelles incartades..... Êtes-vous contente de votre voyage à Strasbourg?

Mme DUVAL. Qui vous a dit?...

DESGRAVIERS. Oh! peu importe! ce sont vos affaires, après tout; ce qui se passe hors de chez moi ne me regarde pas; mais ici je suis le maître, et j'entends qu'on respecte ma volonté. J'ai besoin de repos, vous le savez, et cette nuit on a indignement troublé mon sommeil. Prévenez votre fils que, passé dix heures, ma porte ne s'ouvrira plus.

Mme DUVAL. Là, là, là, vous voilà bien monté contre ce pauvre enfant. Est-ce qu'il ne faut pas que jeunesse se passe? à son âge, étiez-vous plus sage que lui?

DESGRAVIERS. Madame, il y a folies et folies, et d'après tout ce qui me revient, celles de votre fils prennent un caractère étrange... Il lui arrivera malheur, je vous le prédis.

Mme DUVAL. Et quel malheur, s'il vous plaît?... Je connais bien des gens qui ont fait plus d'une mauvaise action dans leur vie, et qui n'en sont pas plus à plaindre...

DESGRAVIERS. Madame!..

Mme DUVAL. Et quels que soient les égarements de Gaspard, il n'a pas encore trahi la confiance d'un frère..... détruit des papiers qui établissaient la légitimité d'un pauvre enfant sans défense, et.... volé l'héritage d'un orphelin!

Digitized by Google

DESGRAVIERS. Ah !... si je blâme la conduite de votre fils, c'est pour que vous songiez à le corriger..... c'est dans son intérêt, dans le vôtre... Mais vous savez bien que je suis aussi sévère pour moi-même, et ce n'est pas à vous de me reprocher mon crime. Ces papiers, qui m'avaient été confiés par mon frère, et qui attestaient son mariage à Berlin, je les avais fidèlement rapportés en France, je les aurais conservés sans doute..... C'est vous qui m'avez poussé à les détruire, vous que j'aimais d'un amour insensé! Ah! pourquoi vous avais-je laissé prendre un tel empire sur moi? Maudit soit cet héritage dont j'ai joui seul, mais qui m'a rendu le plus malheureux des hommes! Fatale campagne de Russie, pourquoi mon frère n'en est-il pas revenu?

Mme DUVAL. Si c'est là ce qui vous désespère, rassurez-vous, vous pouvez encore le revoir.

DESGRAVIERS. Lui!

Mme DUVAL. Dame, vous savez mieux que personne que les pièces qui ont fait déclarer sa mort étaient presque toutes supposées. La justice n'en a rien vu, heureusement pour vous; mais depuis ces dernières années, plusieurs prisonniers français sont revenus de la Sibérie.

DESGRAVIERS. Oh! mais Étienne ne reviendra pas! il est mort lui! si j'ai osé tromper la justice, c'est qu'en effet on a vu mon frère tomber sur la neige, et ceux qui tombaient, madame, ceux-là ne se relevaient pas!... S'ils s'étaient sauvé, pourtant, si le ciel voulait que je pusse me retrouver en face de ce frère si indignement trahi!... Oh! cette idée-là me rend fou!... Que me voulez-vous donc, vous qui évoquez des images si funestes? vous qui connaissez ma blessure, et prenez plaisir à l'irriter?

Mme DUVAL. Avez-vous plus d'égards pour moi? Je n'ai qu'une passion au monde, mon fils, et vous l'attaquez sans cesse.

DESGRAVIERS. Eh bien! j'ai tort... voyons, que puis-je faire pour lui, pour vous? n'êtes-vous pas contente de votre sort?

Mme DUVAL, *se radoucissant*. Comment le serais-je, quand l'avenir de mon fils dépend de vous seul, et que je vous vois si mal disposé à son égard? Oui, c'est un étourdi, un fou; mais son cœur, son cœur est excellent! Et tenez, voulez-vous connaître la cause de ses égarements?

DESGRAVIERS. Voyons.

Mme DUVAL. C'est un amour dont l'objet est placé au-dessus de lui, et qu'il désespère d'obtenir jamais. Il a voulu se distraire, s'étourdir, et il a employé pour cela les moyens connus chez les jeunes gens; mais ses efforts sont inutiles: le nom, l'image de Louise...

DESGRAVIERS. Ma fille!

Mme DUVAL. Eh bien, oui; son secret m'est échappé; oui, c'est votre fille qu'il aime, c'est elle seule qui peut lui rendre la raison, lui donner le bonheur; et moi, moi qui ne vous ai jamais rien demandé, vous le savez, je réclame aujourd'hui pour mon fils la récompense d'un dévouement qui date de vingt années. Aurez-vous le courage de me la refuser?

DESGRAVIERS. Madame, ce mariage est impossible.

Mme DUVAL. Parce que vous nous méprisez, n'est-ce pas?

DESGRAVIERS. Oh! il n'y a pas de distance entre nous: depuis longtemps le crime l'a comblée. Demandez-moi pour votre fils tout ce qu'il vous plaira: j'assurerai son avenir, sa fortune; mais la main de ma fille? non, non, Louise n'est plus libre; c'est un autre qu'elle doit épouser.

Mme DUVAL. Vous avez fait un choix?

DESGRAVIERS. Elle l'a fait elle-même, et après avoir longtemps combattu, j'y souscris... C'est le ciel qui m'a inspiré, et j'ai l'espoir que ma conscience va devenir plus calme. Oui, ce mariage répare, autant qu'il est possible, le crime que nous avons commis en dépouillant Auguste de son état et de ses biens. Je ne lui avouerai pas la trahison dont je me suis rendu coupable. Oh! plutôt la mort que cette honte! mais la restitution que je ne puis lui faire comme à mon neveu, je la lui ferai comme à mon gendre.

Mme DUVAL. Vous pourriez!...

DESGRAVIERS. Oh! ne cherchez pas à ébranler ma résolution; elle est maintenant irrévocable, et la preuve, c'est qu'aujourd'hui même ce mariage sera conclu.

Mme DUVAL. Aujourd'hui?

DESGRAVIERS. Oui; car ce matin j'ai écrit à Auguste; et, tenez, tenez, le voici...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, *accourant*. Quoi! monsieur... mon oncle! il serait vrai! ce n'est pas un rêve! vous me rendez votre affection! Cette lettre, c'est bien vous qui me l'avez écrite?

DESGRAVIERS. Oui, c'est moi qui veux te faire oublier le passé, qui veux réparer bien des injustices, et, s'il se peut, effacer le souvenir d'une faute...

AUGUSTE. Ah! mon oncle, je l'avoue, j'ai maudit bien souvent la main généreuse qui, tout enfant, m'arracha aux glaces de la Rus-

Digitized by Google

sie, où devait rester mon père; car depuis le jour où un gouvernement nouveau est venu me chasser de l'asile ouvert aux orphelins militaires, j'ai dévoré bien des humiliations, j'ai bien souffert ! mais ce moment compense vingt années de misères et d'angoisses. Je ne suis plus malheureux, maintenant : je recouvre votre amitié; je ne suis plus seul, j'ai retrouvé ma famille !

DESGRAVIERS. Oui, ta famille t'est rendue; oui, mon fils...

AUGUSTE. Votre fils !

DESGRAVIERS. Ce mot te surprend, et pourtant ma lettre t'a fait connaître mes intentions. Ne sont-elles pas conformes aux tiennes ?

AUGUSTE. Mon Dieu !

DESGRAVIERS. Tu ne me réponds pas... tu hésites?

AUGUSTE. Mon oncle, cette journée est décisive pour moi... Quand j'ai reçu votre lettre, la surprise, la joie... je n'ai réfléchi à rien, je suis accouru ! Souffrez qu'avant de vous répondre je puisse me recueillir un instant, et que j'aie un entretien avec... votre fille.

DESGRAVIERS. Je comprends : tu veux l'obtenir d'elle-même, t'assurer d'abord de son consentement. Je ne crois pas que l'obéissance lui soit bien pénible; mais n'importe, je vais la prévenir. (*Bas, à madame Duval.*) Allons, remettez-vous; encore une fois, je me charge de l'avenir de Gaspard.

Mme DUVAL, *à part, regardant Auguste.* C'est ainsi qu'il reçoit une pareille nouvelle! D'où peut naître son hésitation, sa tristesse ?

DESGRAVIERS, *de la porte.* Madame...

Mme DUVAL. Eh bien, monsieur, je vous suis.

SCENE X.

AUGUSTE, *seul.*

Pourquoi ne me suis-je pas ouvert à lui ?... J'ai été sur le point de le faire, et je ne sais quelle vague appréhension m'a retenu. C'est qu'en vérité je n'ose me fier encore à ce changement subit. Après m'avoir si longtemps laissé dans l'abandon; après m'avoir forcé de quitter cette demeure, me rappeler tout à coup, m'offrir la main de Louise !... Avec quelle joie je l'aurais pris au mot il y a un mois encore ! mais aujourd'hui, que faire ?... La voici !

SCENE XI.

AUGUSTE, LOUISE.

LOUISE. Auguste !

AUGUSTE. Chère Louise ! ne venez-vous pas m'embrasser ?

LOUISE. Oh ! si fait; car mon père m'a tout dit; ce n'est plus un étranger que je vois, c'est mon fiancé.

AUGUSTE. Hélas !... Oh ! mais par quel miracle votre père consent-il à notre mariage?

LOUISE. Je ne sais. J'étais bien malheureuse; il l'aura vu, sans doute, et Dieu a touché son cœur... Mais que m'importe d'où me vient le bonheur? je retrouve dans vos yeux l'amour que j'y lisais autrefois; ma main tremble comme autrefois dans la vôtre; il faut bien que ce bonheur ne soit pas un rêve...

AUGUSTE. Dire que je vous parle dans la maison de votre père, en plein jour, de son consentement, et qu'hier au soir encore...

LOUISE. Vous m'écriviez avec bien de la crainte et bien du mystère, pour me demander un rendez-vous; je vous l'avais accordé... C'est mal... Ne m'en veuillez pas.

AUGUSTE. Louise !...

LOUISE. Mais aussi, comment refuser de vous dire adieu?... Vous partiez donc? Oh ! mais Dieu soit loué ! vous n'y pensez plus !...

AUGUSTE. Et s'il fallait y penser encore !

LOUISE. Qu'entends-je ?

AUGUSTE. Si ce départ m'était commandé par les devoirs les plus sacrés de la nature, par l'image de mon père, qui m'apparaît la nuit dans mes rêves?

LOUISE. Toujours cette folie !

AUGUSTE. Oh ! ce n'est plus une folie maintenant; j'ai des renseignements, des preuves; — et jugez de ce que je dois faire : Vous avez entendu parler, n'est-ce pas, d'un artilleur de la vieille garde, nommé Jérôme Dubourg, qui passait pour avoir péri pendant la campagne de 1812 ?...

LOUISE. Et qui est revenu en France après quinze années d'exil; oui, les feuilles publiques ont annoncé cette nouvelle; mais...

AUGUSTE. Elles ajoutaient, si vous vous le rappelez, que Jérôme Dubourg est né à Laneuville, petit village de la Lorraine, à une lieue de Nancy.

LOUISE. Oui; eh bien ?...

AUGUSTE. Eh bien, depuis la lecture de ces journaux, l'idée que je vous ai tant de fois communiquée était revenue à mon esprit plus impérieuse que jamais !... A vingt lieues de toi, me disais-je, il y a un homme qui a fait la campagne de Russie avec ton père, qui a partagé ses dangers, ses souffrances, sa gloire ! Va trouver cet homme; peut-être est-ce Dieu qui te l'amène et qui te parlera par sa voix !... J'allais partir, quand j'appris que ce brave soldat venait d'arriver à Strasbourg, où il a des parents. L'un d'eux, que je rencontrai par hasard, s'offrit pour me présenter à Dubourg... Vous devinez si j'acceptai ! Comme mon cœur battait en che-

min! quelle émotion je ressentis en sa présence!... En apprenant que j'étais le fils d'un soldat de la grande armée, qui venait féliciter sur son retour un des compagnons d'armes de son père, il me tendit la main et me fit asseoir près de lui.

LOUISE. Brave homme, qu'il doit être heureux!

AUGUSTE. Moins que vous ne le pensez! Figurez-vous que ce vieux soldat, qui avait résisté aux désastres de la campagne de 1812, aux tourments de l'exil, aux horreurs de la captivité... qui, à travers toutes sortes de périls, a fait plus de neuf cents lieues pour revenir dans sa patrie, qui a eu tant de force enfin contre le malheur, n'en a pas eu devant la joie!

LOUISE. Est-il possible!

AUGUSTE. Et, dès le lendemain de son arrivée, sa famille s'est aperçue d'un dérangement dans sa raison. Vous jugez de mon désappointement, de ma douleur, moi qui venais pour lui parler de mon père!... Toutefois, il a souvent des moments lucides, et je choisis un de ceux-là pour l'interroger. — « Mon père se nommait Etienne Morin; il servait dans le deuxième régiment de la garde, et dans la même division que vous; l'avez-vous connu? savez-vous s'il a survécu à la retraite de Russie? » — Au nom de Morin, il avait tressailli. — « Etienne Morin, sergent au deuxième de la garde, né à Thionville?... non, il n'est pas mort; j'ai été prisonnier avec lui. »

LOUISE. Il a dit cela!

AUGUSTE. Ah! vous éprouvez ce que je ressentis!... Oui, il a dit cela! et mon âme était suspendue à ses lèvres! — « Prisonnier avec mon père! où? comment? — C'était un matin, l'armée était loin, bien loin devant nous... je le trouvai assis avec plusieurs camarades autour d'un feu qu'ils entretenaient à grand'peine; et quand l'un d'eux mourait, le cadavre servait de siége à son voisin... Je voulus me chauffer comme les autres; mais, d'abord, ils me repoussèrent, et ce fut Etienne Morin qui me fit faire place à côté de lui. — Vous parla-t-il d'un enfant dont il aurait confié la garde à quelqu'un? — Oui, oui... — Et qui vous empêcha de rejoindre l'armée? — Les Cosaques! ils sortirent tout à coup d'un bois voisin, et nous fûmes forcés de nous rendre... Ah! les misérables! » — Alors ses idées se sont mêlées: plus de clarté dans ses réponses, plus de mémoire! Vingt fois j'ai recommencé l'entretien, toujours il s'est rompu au même endroit, quand ce nom de Cosaques revenait au souvenir de Dubourg!... Au milieu de son langage confus, j'ai souvent remarqué ces mots: « La Sibérie... les travaux des mines. » Est-ce là qu'il était relégué, avec les Français échappés comme lui au désastre? Est-ce là qu'est mon père? Je n'en sais rien... Mais quel que soit le peu de confiance qu'il faille accorder au témoignage d'un pauvre fou, je juge la question avec mon cœur... Non, quoi qu'on en ait cru, mon père n'est pas mort pendant la déroute! Dites que je suis un insensé, un rêveur, je n'en garderai pas moins la conviction que lui aussi doit ressusciter comme Jérôme Dubourg, et sortir vivant des déserts de la Russie!... Ne me traitez plus d'orphelin, mon père existe, je sens là que je dois le revoir!

LOUISE. Ah! vous êtes parvenu à me le faire croire, Auguste!... Au fait, vous avez des preuves, maintenant: ce que vous a dit Jérôme Dubourg... Mon ami, il faut écrire sur-le-champ en Russie.

AUGUSTE. Ecrire? eh! Louise, mes lettres, que je ne pourrais appuyer que du témoignage d'un fou, mes lettres seraient considérées comme l'œuvre d'un visionnaire; on n'y répondrait même pas.

LOUISE. Mais, alors, que faire pour savoir si vraiment votre père existe?

AUGUSTE. Il faut aller le chercher!

LOUISE. Ah! je comprends, je comprends!

AUGUSTE. Eh bien?

LOUISE, *lui tendant la main.* Eh bien, je suis fière de vous aimer!

AUGUSTE. Vous ne me détournez pas de mon projet?

LOUISE. Je le devrais peut-être; car c'est un voyage bien long, bien dangereux que vous allez entreprendre; mais je suis attendrie, subjuguée par un dévouement si noble, par ce miracle de la piété filiale. D'ailleurs, c'est visiblement Dieu qui vous inspire, et vous devez aller où son bras vous conduit. Partez donc... Moi, pendant votre absence, je prierai pour vous, et je vous attendrai.

AUGUSTE. Ah! ta voix m'a rendu le courage qui allait m'échapper peut-être! En te revoyant, Louise, je puis te le dire; j'avais hésité!

LOUISE. Et quand songez-vous à vous mettre en route?

AUGUSTE. Hélas! aujourd'hui même.

LOUISE. Aujourd'hui!

AUGUSTE. J'ai trouvé des compagnons de voyage avec lesquels je ferai la moitié du chemin... Ils ne peuvent retarder leur départ, et je dois les rejoindre à un signal convenu.

LOUISE. Et des recommandations, en avez-vous?

AUGUSTE. En ai-je besoin? quand je me présenterai, à Saint-Pétersbourg, devant notre ambassadeur, pourra-t-il refuser de m'aider dans mes recherches?

LOUISE. C'est vrai... mais de l'argent?

Digitized by Google

AUGUSTE. J'ai mes épargnes.

LOUISE. Elles doivent être bien modestes ?

AUGUSTE. Dame, nous voyageons à pied, avec économie...

LOUISE. Enfin, combien avez-vous ?

AUGUSTE. Quatre-vingts francs.

LOUISE. Quatre-vingts francs ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

Fausse sortie.

AUGUSTE. Louise, que veux-tu faire ?

LOUISE. Tout dire à mon père, qui nous attend, qui vous aidera... Enfin, je veux promettre devant lui de n'appartenir jamais à un autre que vous !

AUGUSTE. Quoi ! tu vas lui apprendre.....

LOUISE. Que vous êtes le meilleur des fils, le plus noble des hommes, pour qu'il soit aussi fier de son gendre que je suis fière de mon époux.

AUGUSTE. Louise !

LOUISE. Venez, venez !

Ils sortent ; Mme Duval entre aussitôt qu'ils ont disparu.

SCÈNE XII.

Mme DUVAL, *puis* GASPARD.

Mme DUVAL. Qu'ai-je entendu ? grand Dieu ! Voilà donc le secret d'Auguste ! Son père existerait ? Mais si jamais il revient, nous sommes perdus !

GASPARD, *entrant*. Ouf ! me voici !

Mme DUVAL. Gaspard !

GASPARD. Vous ne m'attendiez pas si tôt, hein ? C'est que j'apporte du nouveau.

Mme DUVAL. Parle plus bas, j'en ai aussi à t'apprendre.

GASPARD. Bah ! qu'est-ce que c'est ?

Mme DUVAL. Auguste est ici.

GASPARD. Qui l'y a appelé ?

Mme DUVAL. Desgraviers, pour lui offrir sa fille.

GASPARD. Ah ! fichtre !

Mme DUVAL. Oui, des remords de conscience...

GASPARD. Et Auguste accepte ?

Mme DUVAL. Auguste refuse..... Il veut partir...

GASPARD. L'imbécile ! Eh bien, ne vous l'avais-je pas dit ?

Mme DUVAL. Tu ne m'avais pas dit que ce fût aujourd'hui même, et qu'il eût l'intention...

GASPARD. D'aller chercher son père en Russie, en Sibérie, au diable ? Non, mais c'est précisément ce que je venais vous annoncer.

Mme DUVAL. Malheureux ! on voit bien que tu ignores quelles seraient les conséquences du retour d'Etienne.

GASPARD. Si c'est là ce qui vous tourmente, calmez-vous, chère maman ; il n'y a pas de danger qu'il revienne, je vous en réponds.

Mme DUVAL. Mais il faut donc t'apprendre qu'Auguste a vu un nommé Dubourg, qui lui a dit avoir été prisonnier avec son père.

GASPARD. Connu, connu.

Mme DUVAL. Eh bien ?

GASPARD. Eh bien, rendez hommage à mon imaginative. Ce Dubourg n'était qu'un de ces histrions que vous me reprochiez de fréquenter.... Bon vivant, troupier fini, qui joue les grognards à merveille, et que vous viendrez applaudir avec moi.

Mme DUVAL. Ainsi, Étienne ?...

GASPARD. Mort, bien mort, toujours mort !...

On entend un bruit de voix dans la maison.

Mme DUVAL. Ah ! voici Desgraviers... Silence !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DESGRAVIERS, AUGUSTE, LOUISE, GEORGET.

DESGRAVIERS, *entrant tout agité*. Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je !

LOUISE. De grâce, mon père, écoutez...

GEORGET. Monsieur !

DESGRAVIERS. Non, c'est trop ; qu'on ne me parle plus de ce projet extravagant.

AUGUSTE. Mais, mon oncle, je vous le répète...

DESGRAVIERS. Encore une fois, renonce à ce voyage ou à ma fille ; je ne la donnerai jamais à un fou ; j'ai pour elle un autre parti.

LOUISE. O mon Dieu !

AUGUSTE. Ah ! mon oncle, vos paroles me déchirent le cœur ; le ciel m'est témoin que j'eusse tout fait pour obtenir la main de Louise ; mais je ne puis en ce moment lier sa destinée à la mienne, car il faut que je m'éloigne ; car, je vous l'ai dit, j'en suis sûr, mon père existe !

DESGRAVIERS. On t'a trompé, c'est faux !

GASPARD, *à lui-même*. Est-ce qu'il ne va pas se taire celui-là ?

DESGRAVIERS, *à Louise*. Mais toi.... toi, voyons, parle-lui donc ! s'il t'aime, fais-lui donc comprendre qu'il doit rester ici.

LOUISE. Non, mon père ; qu'Auguste aille où la Providence l'appelle ; je ne veux pas l'en empêcher.

DESGRAVIERS. Elle aussi ! (*A Auguste.*) Mais, insensé, quand tout ne démontrerait pas qu'Étienne a péri avec l'arrière-garde, de notre armée, n'es-tu pas toi-même la preuve vivante

Digitized by Google

de sa mort? serais-tu rentré seul en France si la main inconnue qui t'y a ramené ne t'eût pas ramassé sur son cadavre? crois-tu qu'autrement ton père se fût séparé de toi? que s'il avait eu un reste de vie, il eût abandonné son fils à des mains étrangères?.... Non, non, prétendre aujourd'hui qu'il a survécu, ce n'est pas seulement de la folie, c'est faire injure à sa mémoire!

AUGUSTE. Assez, assez, car le doute entrerait dans mon âme; car déjà vos paroles me font hésiter.

GASPARD, *à lui-même.* Allons, j'avais fait de lui un bon fils, ils vont me le gâter.

AUGUSTE. Mon Dieu, mon Dieu, conseillez-moi! (*On entend trois sons de trompe.*) Ah! voilà le signal! mes compagnons m'attendent... je pars, je pars!

GASPARD *et* Mme DUVAL. Enfin!

GEORGET. Ah! vous êtes un brave garçon...

DESGRAVIERS. Va donc! mais ne compte plus sur ma fille! (*A Gaspard.*) Monsieur Duval, méritez-la, et je jure ici qu'elle sera votre femme.

LOUISE. Sa femme!

AUGUSTE, *revenant.* Louise, Louise..... oh! mais non; adieu! mon père m'attend!...

ACTE DEUXIÈME.

En Sibérie, près des mines de Souxon. Un site très-sauvage; des collines boisées dans le fond; à droite, une chaumière; à gauche, l'entrée des mines.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIKAIL, MARPHA.

MIKAÏL, *à la porte de la chaumière.* Marpha! Marpha!

MARPHA, *paraissant.* Tiens! c'est mon petit Mikaïl! comment ça va-t-il ce matin?

MIKAÏL, *se frottant les mains.* Mais assez froidement... au physique, bien entendu!

MARPHA. Ah! mon pauvre garçon, tu n'aurais pas dû naître en Sibérie!

MIKAÏL. C'est vrai, le bon Dieu s'est trompé de climat à mon égard... Cependant je n'en suis pas fâché, puisque c'est en Sibérie que nous nous sommes connus, et que je t'ai aimée.

MARPHA. Sais-tu que tu deviens tous les jours plus galant?

MIKAÏL. Dame! parce que je te trouve tous les jours plus gentille... Tu es très-bien avec cette robe bordée de martre... Aussi, je t'en ai donné la fourrure!

MARPHA. Oui, mais, en revanche, ce bonnet de loutre, c'est moi qui l'ai fabriqué.....

MIKAÏL. Oh! tu m'as coiffé dans la perfection! et c'est à propos de ce cadeau-là que je me suis dit: « Elle sera ma femme!.... » Mais si nous entrions, hein? il ne fait pas chaud ici!

MARPHA. Chut! ta mère vient de s'endormir, et je craindrais de troubler son sommeil.

MIKAÏL. Pauvre mère!... Ah ça, dis donc, quand elle sera rétablie, j'espère que nous nous dépêcherons de nous marier? Rien ne s'y oppose plus, puisque te v'là majeure, et que tu as touché ta dot, les trois cents roubles que ton parrain t'avait laissés.

MARPHA. Oui dà! monsieur, vous pensez à ma dot!

MIKAÏL. Ah! Marpha!

MARPHA. Ne te fâche pas... je plaisante... si j'avais quelque chose à te reprocher, ce serait d'être un peu jaloux, voilà tout.

MIKAÏL. Tu as raison; mais que veux-tu? c'est plus fort que moi!

MARPHA. Nous sommes pourtant assez isolés du monde, et je ne connais guère d'autre jeune homme que toi à Souxon.

MIKAÏL. Et les condamnés aux mines, donc? il me semble qu'il y en a parmi eux à qui tu t'intéresses pas mal.

MARPHA. Oh! par humanité!

MIKAÏL. Oui, mais les militaires qui les gardent?

MARPHA. Eh bien! si je ris avec eux, c'est pour qu'ils soient moins durs aux prisonniers...

MIKAÏL. C'est égal, la garnison va changer: ça ne me fait pas de peine.

MARPHA. Ah! le détachement va partir? qu'est-ce qui t'a appris ça?

MIKAÏL. Le pope, mon tuteur.... Tu sais qu'on attendait un nouvel intendant des mines? Eh bien! il arrive ce matin avec un bataillon du régiment des étrangers, dont une partie doit rester ici, et l'autre aller rejoindre le corps à Archangel.

MARPHA. Tant mieux! ça nous fera débiter de l'eau-de-vie.

On entend un roulement de tambour.

MIKAÏL. Le tambour!... Est-ce que ce sont eux?

MARPHA, *qui a remonté la scène.* Eh non! j'oubliais.... c'est le jour où les condamnés viennent prendre l'air et se reposer...

MIKAÏL. Pauvres gens! deux heures par semaine, ce n'est pas de trop!

SCENE II.

LES MÊMES, ÉTIENNE, PULAWSKI, CONDAMNÉS, SOLDATS, *allant et venant.*

Étienne va s'asseoir tristement à l'écart.

LES CONDAMNÉS. Bonjour, Marpha! bonjour, Mikaïl.

MARPHA. Merci! mes amis.... vous avez reçu votre paye aujourd'hui?

PULAWSKI. Oui, un copeck, généreuse gratification que le prince Golowkin, notre maître, nous fait distribuer tous les mois, quand il a été content de nous... notre travail lui rapporte, il est vrai, cent mille roubles de rentes; mais, à la rigueur, il pourrait ne rien nous donner.

MARPHA. Dites-moi, mes amis, vous savez que la mère de Mikaïl est malade; cependant, si vous voulez entrer là, j'ai un bon feu.

PULAWSKI. Non... nous allons en allumer ici... (*Quelques-uns des condamnés rassemblent, dans un coin du théâtre, des branchages et des feuilles mortes, et y mettent le feu.*) Vois-tu, ma bonne Marpha, nous aimons mieux rester dehors... Il fait très-froid, sans doute; mais pour de pauvres ouvriers condamnés, comme nous le sommes, à passer leur vie sous la terre, il n'y a rien qui vaille le soleil, même quand ses rayons n'ont pas de force, et la nature, même quand elle est couverte de neige! Allons, Mikaïl, donne-nous de l'eau-de-vie de grain... Moi, si vous le voulez, camarades, je vous chanterai, pendant ce temps-là, la chanson des mineurs, et vous répéterez le refrain en battant la mesure pour vous réchauffer...

LES CONDAMNÉS. Oui, oui, adopté!

Tous s'approchent de Pulawski.

PULAWSKI.

Air nouveau, de M. Artus *.

Pauvres mineurs, plongés dans l'ombre,
Nous vivons où dorment les morts;
Notre ciel est la voûte sombre
Qui peut s'écrouler sur nos corps!
La terre couvre d'épais voiles
Nos jours aussi noirs que des nuits;
Et nous ne voyons les étoiles
Que par la bouche de nos puits!...

TOUS.

Mais, au fond de l'abîme
Où nous vivons murés,
Une voix nous ranime,
Qui nous crie: Espérez!

Et le pic et la pioche,
Pan, pan,
Frappant
La roche,
Font jaillir à nos yeux
Comme un éclair des cieux!

PULAWSKI.

L'or et l'argent, fleurs de la mine,
Ont beau s'ouvrir dans le filon,
Hélas! nul astre n'illumine
Leurs cent couleurs d'un seul rayon!
De la nuit et de l'esclavage
Délivre-nous, Dieu de bonté,
Qui donnas à tous en partage
Le soleil et la liberté!...

TOUS.

Au fond du noir abîme,
Où nous vivons murés, etc.

MIKAÏL, *à Etienne, après avoir versé à boire à chacun des condamnés.* Et vous, l'ami, est-ce que vous ne buvez pas?

ÉTIENNE. Non; je n'ai pas reçu mon copeck, et je ne pourrais pas te payer.

MARPHA, *s'approchant.* Tiens! c'est le Français. .. toujours mauvaise tête, donc?

PULAWSKI. Ah! ne lui fais pas de reproches: il a été puni pour une bonne action.

MIKAÏL. Eh! qu'est-ce que c'est?

PULAWSKI. Tu connais bien le petit Stenko, ce pauvre enfant dont le père et la mère ont été tués par le dernier éboulement?

MARPHA. Il y en a souvent dans ces mines!

PULAWSKI. Oui, c'est un des avantages du métier... Enfin, Stenko a dix-huit ans; mais, comme il a été élevé sous terre, il n'a pas plus d'apparence et de force que s'il n'en avait que douze... Cependant on exige de lui un travail aussi rude que le nôtre, et l'un de nos gardiens, trouvant qu'il ne s'en acquittait pas assez vite, avait levé le bras sur lui... Etienne s'est jeté au-devant des coups.... Et voilà pourquoi on lui a retranché sa paye.

MARPHA. Mikaïl, donne-lui à boire.

MIKAÏL. Tenez, Français, vous êtes un brave homme... Avalez-moi ça; je vous fais crédit.

ÉTIENNE, *après avoir bu.* Merci!... Ah! cette liqueur m'a fait du bien... Je me sens tout autre à présent!

MIKAÏL. Oh! une idée... une fameuse idée, vous allez voir.... Français, si vous voulez tout de suite acquitter, votre dette, racontez-nous une histoire du temps de l'empereur Napoléon.

LES CONDAMNÉS. Oui, oui, c'est ça!

ÉTIENNE. Et comment avez-vous du plaisir à m'entendre parler de lui, vous, étrangers à son pays, à sa gloire?

MIKAÏL. Bah! les braves sont de tous les pays!

* En vente chez Philipp, 10, boulevard des Italiens, et chez tous les éditeurs de musique.

Digitized by Google

MARPHA, *bas, et riant.* Excepté du tien!

PULAWSKI. Etienne, regarde autour de toi... ce sont des serfs russes qu'on t'a donnés pour compagnons, et Napoléon voulait les affranchir.... ce sont des Polonais, et il voulait que la Pologne fût une autre France!

ÉTIENNE. Eh bien! je vais vous dire la dernière fois que je l'ai vu...

PULAWSKI. Pendant la retraite de Moscou? c'est un souvenir bien triste pour toi!

ÉTIENNE. C'est le seul qui se présente à ma mémoire.

PULAWSKI. Soit... mais attends; on nous observe... (*Une patrouille de cosaques traverse en ce moment le fond du théâtre. Les condamnés, qui s'étaient déjà groupés autour d'Étienne, se séparent brusquement; puis, quand les soldats ont disparu, le cercle se reforme, et Pulawski dit à Etienne:*) Va, maintenant; nous t'écoutons.

ÉTIENNE. C'était à quelque distance de la Bérésina... ce n'est pas pour lui en faire un reproche, à l'Empereur, mais nous étions dans une triste position!... Devant nous, un fleuve grossi par l'hiver; derrière et sur les côtés, des milliers de Russes qui nous harcelaient, les gredins!... Ah! pardon!... La voiture de l'empereur s'avançait lentement, au milieu d'une multitude que la fatigue, le froid, la faim, décimaient d'heure en heure, et qui n'était même plus une armée, puisque les trois quarts d'entre nous avaient jeté leurs armes, dont le contact glaçait nos mains! Et pourtant, cette foule était silencieuse: pas un cri contre lui, pas un murmure!.... Nous savions que sa ruine était celle de la France, et qu'il perdait bien plus que nous!... Tout à coup sa voiture s'arrêta: il venait d'apercevoir, à quelques pas de lui, un grenadier de sa garde, qui portait dans ses bras un enfant de quatre ans, — cher petit ange qu'un miracle de Dieu avait sauvé! — « C'est toi, Morin? — Présent, mon empereur! — Quel est cet enfant que tu portes? — Le mien, sire! Il ne fait pas bon ici pour lui; mais qu'y faire? sa mère était une brave cantinière, mon épouse légitime, qui est morte de froid, pauvre femme! il y a trois jours!... » En disant ça, le grenadier pleurait, et lui, l'Empereur, bon empereur! il essuyait une larme!..... — « Donne-moi ton enfant, dit-il; donne-le-moi; je l'emmène à Paris, et je me charge de son éducation...» Ah! le grenadier lui en voulait à cause de la mort de sa femme... mais quand il entendit cette proposition-là: « Le voilà! le voilà, sire! Que Dieu vous ramène tous deux en France!.... » En le voyant faire place au marmot dans sa voiture, tout le monde se mit à crier: Vive l'Empereur! et je ne les ai plus revus!...

MARPHA. Quoi! ce grenadier c'était vous? c'est votre fils que l'empereur emmenait?

ÉTIENNE. Oui... oui... mon fils!

PULAWSKI. Et c'est peu de jours après que tu fus fait prisonnier?

ÉTIENNE. Le lendemain.

MARPHA. Pauvre homme!

MIKAÏL. Allons, un second verre, Français...

ÉTIENNE. Non..... je n'ai plus le courage de boire...

MIKAÏL. Ma foi, puisqu'il est versé, c'est moi qui le viderai..... A la santé de votre fils!

ÉTIENNE, *prenant le verre.* Ah! que Dieu t'entende!

PULAWSKI. Le voilà retombé dans sa mélancolie habituelle.... Mes amis, éloignons-nous..... laissons-le avec Mikaïl et Marpha.

Il sort par la droite avec les autres condamnés.

SCÈNE III.

ÉTIENNE, MIKAIL, MARPHA.

MARPHA, *s'approchant d'Etienne.* Allons, mon ami, calmez-vous, soyez homme! La pensée de votre fils doit vous donner du courage: puisque l'Empereur s'est chargé de lui, il est heureusement rentré en France; il vit, ce cher enfant!

MIKAÏL. Vous le reverrez un jour, allez.

ÉTIENNE. Ne parlons plus de cela, voulez-vous? Quand je songe à ma patrie et à tous ceux dont je suis séparé, au premier moment je m'attendris; mais ensuite il me prend des accès de rage...

MARPHA. Ah! Étienne!

MIKAÏL, *à part.* Diantre, il a la tête près du bonnet!

ÉTIENNE. Malheureux que je suis!

MARPHA. Voyons, nous voudrions bien vous servir... Expliquez-nous comment il se fait que, au lieu d'être rendu à la liberté avec les autres prisonniers français, vous avez été envoyé ici?.... Nous n'habitons ce pays que depuis deux ans, et nous ne connaissons pas bien votre histoire...

MIKAÏL. Pour qu'on vous ait traité si durement, vous aviez donc commis un crime?

ÉTIENNE. Un crime! est-ce donc par des criminels que ces mines sont habitées? Tous ces pauvres esclaves russes, qui ont voulu secouer le joug de leurs seigneurs, tous ces Polonais qui n'ont pu se résigner à voir l'asservissement de leur patrie, tu les crois donc bien coupables, Mikaïl? Je le suis autant qu'eux! Mon crime, à moi prisonnier français, est de n'avoir pas voulu me laisser traiter

comme un esclave... Tu vois notre condition dans ces mines, tu sais à quels travaux nous sommes condamnés, à quels odieux traitements nous sommes en butte ? Eh bien ! quelque affreux que soit mon sort, il me paraît presque digne d'envie, quand je le compare aux tortures que j'ai souffertes dans les premiers temps de ma captivité.

MARPHA. Est-il possible !

MIKAÏL. Excusez ! Qu'est-ce que c'était donc ?

ÉTIENNE. Entassés dans d'étroits cachots, dans des basses fosses où nous étions réduits à nous tenir debout, sans air, sans feu, sans pain ! c'étaient là les moindres de nos souffrances : il nous fallait subir tranquillement les railleries, les insultes, les menaces brutales de nos gardiens... l'un d'eux surtout !... ah ! ses traits exécrés ne sortiront jamais de ma mémoire, et le désir de me venger de lui est peut-être aussi vif dans mon cœur que celui de revoir la France !.... C'était peu d'injurier devant nous l'Empereur, la patrie et le drapeau sacré qui nous avait conduits à tant de victoires, le lâche, qui nous voyait désarmés et faibles, tombait sur nous à coups de plat de sabre, et nous frappait comme un vil troupeau.... Un jour enfin, ce sabre fut arraché de ses mains..... Terrassé, il allait périr, quand on vint à son secours..... mais nous lui avions fait peur, pouvait-il nous pardonner ? Dix d'entre nous, signalés comme les plus mutins, furent condamnés aux travaux des mines.... Voilà mon histoire, Mikaïl ; voilà mes crimes ! crois-tu que j'aie mérité mon malheur ?

MARPHA. Et vous n'avez pas essayé de faire parvenir de vos nouvelles en France, à votre famille ?

ÉTIENNE. Les condamnés ne peuvent pas écrire, vous le savez bien ; c'est la consigne que nos gardiens doivent faire observer sous peine de mort.... Et puis maintenant écrire serait inutile...

MIKAÏL. Inutile ?...

MARPHA. Comment ! pourquoi cela ?

ÉTIENNE. Votre dévouement appelle ma confiance... J'ai arrêté avec trois camarades un projet de fuite, et cette nuit même nous devons l'exécuter...

MARPHA. Ah ! comment espérez-vous faire un voyage de sept ou huit cents lieues, sans qu'on vous voye, sans qu'on vous arrête ?

MIKAÏL. Et alors vous savez ce qui vous attend ? Brrr ! rien que d'y penser !...

ÉTIENNE. Je sais que le condamné aux mines, surpris en flagrant délit d'évasion, doit passer par le knout moi qui vous parle, deux fois coupable de cette faute, deux fois j'ai enduré ce supplice infâme ; mais je ne le subirai pas une troisième... Je suis bien résolu, si je m'échappe, à ne pas me laisser reprendre vivant.

MIKAÏL. Ah ! seigneur Dieu !

MARPHA. C'est de la folie !

ÉTIENNE. C'est tout ce que vous voudrez... mais voilà dix sept ans que mon agonie dure, et d'une manière ou d'une autre il est temps de la faire cesser. Si je succombe, eh bien, où est le mal ? D'une mine à une fosse la différence n'est pas grande... Tandis que si je puis réussir.... oh ! revoir la France, embrasser mon fils, mourir dans le village où je suis né ! Voyez-vous, mes amis, animé d'un tel espoir, il n'est pas de dangers, pas de fatigues que je ne sois prêt à braver.

Les Soldats reparaissent au fond.

MIKAÏL. Attention !

ÉTIENNE. Oui, voici nos bourreaux..... ils vont bientôt nous rappeler au travail..... Adieu !

MARPHA. Étienne, une dernier mot...

ÉTIENNE. Soyez heureux, mes amis, et priez pour moi.

Il sort par la droite.

SCÈNE IV.

MIKAIL, MARPHA.

MARPHA. Ah ! Dieu veuille qu'il réussisse ! mais j'en doute.

MIKAÏL. Je crois bien ; c'est-à-dire que je suis sûr qu'il va se faire écharper.

MARPHA. Dis donc, sais-tu qu'il a dû être bel homme ?

MIKAÏL. Tu as remarqué ça, toi ? Oh ! les femmes, les femmes !

MARPHA. Eh bien ! quoi ?

MIKAÏL. Quoi ? tu demandes quoi ?... J'en aurais trop long à te dire, ça sera pour un autre jour.... Il faut que j'aille emballer des peaux de renards qui partent ce soir pour Moscou... Adieu, petite coquette.

MARPHA. Au revoir, vilain jaloux !

MIKAÏL, *revenant*. Marpha ! Marpha ! des soldats qui viennent par ici !

MARPHA. Bon ! c'est là ce qui t'effraye ?

MIKAÏL. Moi ? non du tout... c'est pour toi... Entrons un instant, veux-tu ?

MARPHA. Ah ! mon pauvre ami, tu n'es pas fait pour être militaire.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BORISOF, *suivi de* SOLDATS.

BORISOF. Holà ! eh ! là-bas..... demeurez !...

MIKAÏL, *à part*. Allons, pas moyen de les éviter !

Digitized by Google

BORISOF, *examinant Marpha.* Voici, par Dieu! une charmante enfant! Dis-moi, la belle, es-tu de ceux qui habitent cette hutte?

MARPHA. Oui, mon... mon...

BORISOF. Pas de façons: appelle-moi tout simplement monseigneur... Je suis le nouvel intendant du prince Golowkin...

MIKAÏL, *à part.* Il les choisit bien, le prince!

MARPHA. Monseigneur...

BORISOF. Et nous avons des comptes à démêler ensemble.

MIKAÏL. Ensemble!

MARPHA. Comment?

BORISOF. C'est toi, sans doute, qui te nommes Marpha? Or, si mes indications sont exactes, tu es l'amie fidèle des condamnés aux mines; c'est ici qu'ils viennent, dans leurs heures de repos, machiner des projets de fuite, et qui sait? peut-être quelque rébellion!

MIKAÏL. Par exemple!

MARPHA. Ce n'est pas moi qui les y exciterai, monseigneur, et il y a un bon moyen d'être sûr qu'ils se tiendront tranquilles, c'est de les traiter avec humanité.

MIKAÏL, *à part.* Bien touché!

BORISOF. Qu'est-ce que c'est? des conseils!... justifie-toi, rien de plus!

MARPHA. Que me reproche-t-on?

BORISOF. Je te le répète, de faire de cette cabane un asile de la révolte.

MIKAÏL. Quant à ça, vous pouvez y entrer; elle n'est pas grande, et s'il en sort une révolte, au moins elle ne sera pas nombreuse.

BORISOF. Tu avoues donc...

MARPHA. Nous avouons que les condamnés nous inspirent de la pitié, et que, s'ils viennent ici, c'est pour nous acheter quelques verres d'eau-de-vie, que nous leur vendons de la meilleure qualité possible.

BORISOF. Ah! vous faites du commerce avec eux? Vous êtes donc riches?

MIKAÏL. Quelle bêtise!

BORISOF. Hein!

MIKAÏL. Je veux dire que c'est absurde... car si nous étions riches, monseigneur, nous ne ferions pas ce trafic-là.....Du reste, nous payons exactement les taxes.

BORISOF. C'est bien; on verra s'il ne faut pas les augmenter... (*A Marpha, en lui prenant le menton.*) Quant à toi, petite mère...

MIKAÏL. Dites donc! dites donc!

BORISOF. Qu'est-ce que c'est? de quel droit...

MARPHA. Nous sommes fiancés, monseigneur...

BORISOF. Ah! c'est là ton futur? alors ça se trouve à merveille, car j'ai particulièrement affaire à lui.

MIKAÏL. A moi?

BORISOF. Avance ici, rustre!

MIKAÏL, *à part.* A-t-il dit Russe ou rustre? je n'ai pas bien entendu.

BORISOF, *déployant un papier.* Tu te nommes Mikaïl?

MIKAÏL. Mais oui, c'est comme ça qu'on m'appelle, à moins qu'on ne me siffle...

BORISOF. Il plaisante, je crois... Tu as vingt ans passés?

MIKAÏL. Tout autant; je suis dans ma fleur..... (*A part.*) Comme je le nargue!

BORISOF. Eh bien, mon drôle, j'ai ordre de te faire partir aujourd'hui même pour Archangel...

MIKAÏL *et* MARPHA. Pour Archangel!

BORISOF. Oui, un petit voyage d'agrément.

MARPHA. Est-il possible!

MIKAÏL. Et pourquoi, monseigneur?

BORISOF. Pardieu, belle demande! pour y devenir soldat de Sa Majesté.

MIKAÏL *et* MARPHA. Soldat!

BORISOF. Sans doute; et tu ne tarderas pas à faire tes premières armes, car nous allons avoir la guerre.

MIKAÏL. Ah! Dieu de Dieu! c'est fait de moi! autant me tuer tout de suite!

BORISOF. Bah! bah!

MARPHA. Pitié, monseigneur! sa pauvre mère n'a plus que lui au monde... que deviendra-t-elle quand il lui manquera?... grâce, grâce, au nom du ciel!

BORISOF. Allons, allons, voici la neige qui tombe, et je n'aime pas à m'attendrir en plein air... Marpha, ouvre-nous cette chaumière, et mets-nous à même d'apprécier la qualité de ton eau-de-vie...—Suivez-moi, vous autres!...—Eh bien, la belle, m'as-tu entendu?

MARPHA. Voici, monseigneur.

Elle ouvre la porte; Borisof et les Soldats disparaissent.

MIKAÏL. Soldat!... faut-il avoir du guignon!

MARPHA. Ecoute, Mikaïl, quand nous nous désolerons, ça n'arrangera pas les choses..... Va trouver ton tuteur et demande-lui conseil...

MIKAÏL. Ah! oui, tu as raison, j'y cours...

Il sort par la gauche.

MARPHA. Mon Dieu! ne nous abandonnez pas!

Elle rentre dans la chaumière. Aussitôt l'on entend un roulement de tambour. Les Condamnés, escortés de leurs Gardiens, traversent le fond du théâtre.

ÉTIENNE, *en passant.* Allons! il faut rentrer dans ces mines... Collier de misère!... demain je t'aurai brisé!

Tous s'éloignent du côté de la mine.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

AUGUSTE, *seul.*

La scène reste un instant vide. La neige tombe, le vent siffle. Auguste paraît sur les rochers du fond et s'avance péniblement.

Quel temps épouvantable! la neige et le brouillard sont si épais que je ne puis voir à dix pas devant moi! Tout à l'heure, du haut de ces collines, il m'avait semblé entendre un bruit de tambour, j'avais cru apercevoir, à quelque distance, des habitations, de la fumée... Me serais-je trompé? Où suis-je, mon Dieu? j'ai perdu mon chemin, et je tombe de faiblesse; je sens que je ne pourrai bientôt plus marcher... Si j'allais mourir! mourir avant d'être arrivé au but de tant d'efforts! oh! ce serait affreux!... Mais non, non; quand cette horrible idée me traverse l'esprit, mon sang remonte à ma poitrine, à mon front, et je sens renaître mon énergie!... Voyons, tâchons de retrouver ma route, puisque personne... Ah! du feu! du feu! je ne m'étais pas trompé: ici près, il y a des hommes!...

Il s'approche du feu et se chauffe.

SCENE VII.

AUGUSTE, MARPHA.

MARPHA, *sortant de la chaumière.* La gaieté de ces soldats me fait mal..... Il me semble que je souffrirai moins du froid que de leurs grossières plaisanteries.

Éclats de rire dans la chaumière.

AUGUSTE, *se retournant et apercevant Marpha.* Une femme!

MARPHA. Ah! qui va là?

AUGUSTE. Quelqu'un à qui vous pouvez rendre un grand service... je suis un voyageur égaré.

MARPHA. Vous, monsieur, voyageur dans ce pays?

AUGUSTE. Oui, je vais à Tobolsk... j'étais parti de Moscou en traîneau et avec un guide; mais, il y a huit jours environ, à cinq lieues d'Ekaterinbourg, les loups nous ont attaqués, mon guide et moi; nous avons eu le bonheur de leur échapper en abandonnant nos chevaux; mais je n'avais pas assez d'argent pour prendre une voiture nouvelle: j'ai dû continuer ma route seul et à pied. Jusqu'ici, je ne m'étais pas écarté du grand chemin; mais, ce matin, il est tombé tant de neige et le brouillard était si fort, que j'ai cessé de pouvoir me conduire..... Suis-je bien éloigné de la route, mademoiselle?

MARPHA. Vous n'en êtes qu'à deux lieues tout au plus... et vous pourrez la rejoindre en suivant la direction de cette fumée que vous voyez à fleur de terre et qui sort des mines de Souxou.

AUGUSTE. Ah! je suis près des mines de Souxou... A quelle distance de Tobolsk, s'il vous plaît?

MARPHA. A cinq cents lieues.

AUGUSTE. Dieu soit loué! j'approche donc du terme de mon voyage!

MARPHA. Comme vous en parlez! Cinq cents lieues dans le désert et à pied... mais c'est énorme!

AUGUSTE. C'est peu pour moi, qui viens des bords du Rhin... (*Tumulte dans la coulisse.*) Mais quel est ce bruit?

MARPHA. Attendez!... Il me semble que je reconnais les signaux qui annoncent quelque accident dans les mines.

VOIX *confuses.* Un éboulement! au secours! un éboulement!

On entend battre la générale et sonner le tocsin.

AUGUSTE. Vous ne vous trompez pas!... on appelle au secours.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MIKAIL, *accourant.*

MARPHA. Mikaïl, qu'est-ce que c'est?

MIKAÏL. Un nouvel éboulement dans la grande mine.

AUGUSTE. Y a-t-il des victimes?

MIKAÏL, *à Marpha.* Tiens! d'où sort donc celui-là?

MARPHA. Que t'importe? réponds.

MIKAÏL. Eh bien, la terre en s'affaissant a fermé l'entrée d'une galerie où ne se trouvait, par bonheur, qu'un seul ouvrier.

MARPHA. Un ouvrier... lequel?

MIKAÏL. Oh! mon Dieu! c'est lui, le Français... il n'a pas de chance!

AUGUSTE, *vivement.* Le Français! il y a un Français dans ces mines?

MARPHA. Sans doute.

AUGUSTE. Et le laissera-t-on périr sans essayer de lui porter secours?

MIKAÏL. Il n'y a qu'un chemin pour arriver jusqu'à lui, c'est un puits qu'on dit fort dangereux, et qui est abandonné depuis deux ans.

AUGUSTE. Oh! qu'importe! courons, courons le sauver!

Il sort.

MARPHA. Eh bien, suis-le donc!

MIKAÏL. Moi? pourquoi faire?

MARPHA, *le poussant.* Mais pour le conduire... va donc, dépêche-toi!

SCÈNE IX.

MARPHA, *seule.*

Brave jeune homme! il s'expose à une mort presque certaine!... Un éboulement dans les mines en amène souvent un autre!... Et Mikaïl, moi qui viens de l'envoyer... s'il allait être victime. Oh! mon Dieu! cette journée commence d'une manière bien funeste!... Pendant que ces hommes sont occupés à boire, si je pouvais m'échapper... (*Elle va écouter à la porte de la chaumière.*) Rien... je n'entends rien... courons les rejoindre... (*Un officier et plusieurs gardes paraissent au fond.*) Des soldats!

L'OFFICIER. Gardez ce chemin, et veillez à ce qu'aucun des condamnés ne s'échappe à la faveur du désordre.

MARPHA. Et pas un seul bruit encore du côté de la mine!... Ah! c'en est trop! il faut que je sache...

VOIX *en dehors.* Sauvé! sauvé!

MARPHA. Sauvé! ah! le ciel est juste!

SCÈNE X.

MARPHA, ETIENNE, *soutenu par* AUGUSTE *et par* MIKAIL, PULAWSKI, CONDAMNÉS.

PULAWSKI, *en dehors.* Par ici! par ici!

MARPHA. Transportez-le chez nous.

AUGUSTE. Non, non... là, sur ce banc... le grand air lui fera du bien.

MIKAÏL. Il peut dire qu'il l'a échappé belle!

MARPHA. Et par quel miracle?

AUGUSTE. Cette expédition offrait bien moins de dangers qu'on ne le supposait.

MIKAÏL. Hum! vous êtes modeste!

MARPHA. Il revient à lui!

AUGUSTE. Oui, ce n'était qu'un étouffement passager.

ÉTIENNE, *se ranimant par degrés.* Que me veut-on? comment suis-je ici? que m'est-il arrivé? Il me semblait qu'une commotion subite, une obscurité profonde... Être enterré vivant! quelle horreur! Mais non, je respire, je revois le jour, j'existe... Ah! mes amis, parlez, qui de vous est mon libérateur?

TOUS, *montrant Auguste.* Le voici.

ÉTIENNE. Ce jeune homme!

AUGUSTE, *à part.* O mon Dieu! son regard... je ne sais ce que j'éprouve!

PALAWSKI. Aucun de nous ne le connaît; mais c'est un brave, nous en répondons!

MIKAÏL. Personne n'osait descendre dans ce puits du diable, et c'est lui qui par ses conseils, par son exemple...

AUGUSTE. Vous m'avez tous aidé.

ÉTIENNE. Et comment vous êtes-vous trouvé là pour voler à mon secours?

AUGUSTE. Je vous expliquerai tout à l'heure... mais attendons que vous soyez bien remis de cette émotion.

ÉTIENNE. Oh! je le suis tout à fait; je n'éprouve plus que de la surprise et de l'admiration... Quoi! c'est vous qui vous êtes dévoué pour moi! vous avez exposé une vie jeune et pleine d'avenir pour sauver une existence misérable, celle d'un homme qui n'a plus rien à espérer!

AUGUSTE. Pourquoi douter de la Providence? Il n'y a qu'un instant, n'étiez-vous pas dans une position bien plus affreuse?

ÉTIENNE. Oh! sans doute, sans doute... Mais quel intérêt?...

AUGUSTE. Un intérêt tout naturel: j'ai voulu sauver un compatriote; je suis Français!

ÉTIENNE. Vous êtes Français! vous!... Ah! vous aviez raison, il ne faut jamais douter de la Providence... Vous êtes Français! Ah! je suis sauvé! voilà un ami qui recevra mes plaintes, qui les publiera, qui me tirera de cet abîme!... Oh! laissez-moi vous voir, vous toucher... Je suis exilé depuis si longtemps!... Il me semble, en vous voyant, que je revois la France, que j'embrasse tous mes frères d'armes!

MIKAÏL, *s'essuyant les yeux.* Bon! moi qui suis déjà disposé à pleurer...

SCENE XI.

LES MÊMES, BORISOF, SOLDATS.

BORISOF, *sortant de la chaumière.* D'où vient tout ce tapage?

MARPHA. Monseigneur, il y a eu un nouvel éboulement dans les mines.

BORISOF. N'est-ce que cela? je craignais quelque révolte!

ÉTIENNE, *à part.* Ciel! cette voix!

AUGUSTE, *de même.* Quel est donc cet homme?

BORISOF. Allons, allons! si poltrons que vous soyez, vous devez être remis de votre frayeur... à l'ouvrage!...

PULAWSKI. Monseigneur, c'est que voici l'un de nous qui a failli périr.

BORISOF. Le maladroit!

MIKAÏL. Et c'est ce brave jeune homme qui lui a sauvé la vie.

BORISOF. Ce jeune homme? de quoi se mêle-t-il? quel intérêt le poussait donc?...

AUGUSTE. L'humanité.

BORISOF. Ah ça, d'où venez-vous, mon cher?... de l'humanité pour un misérable?

AUGUSTE. Ah! monsieur...

BORISOF. Mais il me semble que tous ces condamnés sont ici pour expier des crimes.

ÉTIENNE, *s'élançant vers lui.* Des crimes? ose donc me regarder en face, malheureux! et dis-moi celui que j'ai commis!

BORISOF, *à part, le reconnaissant.* Encore lui!

ÉTIENNE. Tu me reconnais bien, n'est-ce pas? Je suis un des dix Français dont tu as été le délateur après avoir été leur bourreau!... Que le sang de tous mes camarades, engloutis par toi dans les mines, retombe un jour sur ta tête!... Mes crimes? je n'en ai pas commis d'autres que de t'arracher ce sabre dont tu te servais comme un lâche... A toi l'arme d'un soldat? — Infamie! c'est un knout que tu dois porter!

Il lui arrache son sabre.

AUGUSTE. Mon ami, que faites-vous?

ÉTIENNE. Oh! je n'en veux pas à sa vie; ne craignez rien.... Je voulais seulement me faire reconnaître et lui montrer qui de nous deux sait ce que c'est que la peur!

BORISOF. Je dédaigne un emportement dont il m'est trop facile de tirer vengeance... Soldats, éloignez cet homme. (*Aux Condamnés.*) Et vous autres, soyez ici dans un quart d'heure pour subir mon inspection.

ÉTIENNE, *à Auguste.* Adieu, mon jeune ami! Grâce à vous, j'aurai vécu une heure de plus.

AUGUSTE. Oh! non, non... espérez encore, espérez!

Étienne, Pulawski, les Condamnés et les Soldats disparaissent.

SCÈNE XII.

AUGUSTE, BORISOF, MIKAIL, MARPHA.

BORISOF. Pour des hommes comme celui-là, la prison la plus sûre, c'est une tombe... il mourra!

MIKAÏL *et* MARPHA. Grand Dieu!

AUGUSTE. Ah! vous n'y pensez pas, monsieur; vous excuserez l'emportement d'un malheureux, aigri par la captivité.

BORISOF. L'excuser? non, non!... une fois déjà pareille insulte m'a été faite, et c'était encore cet Étienne Morin...

AUGUSTE. Etienne Morin! lui! c'est son nom? ô Providence!

MARPHA. Qu'est-ce donc?

AUGUSTE. Monsieur..... monsieur, cet homme est libre!

BORISOF. Libre? voilà qui est plaisant! Et pourquoi?

AUGUSTE. Parce que vos droits sur lui ont cessé avec la guerre; parce qu'il est retenu dans ces mines au mépris de toutes les lois; parce que c'est un Français; parce que c'est mon père!

MIKAÏL *et* MARPHA. Son père!

BORISOF. Eh bien, après?

AUGUSTE. Après, monsieur? Il y a dix-huit mois que je suis parti de France pour venir le chercher; dix-huit mois! Oh! j'ai bien souffert en route! mais je ne me plains pas: mon père a plus souffert que moi! A Pétersbourg et à Moscou, on n'a pu me donner de renseignements officiels; renvoyé de bureaux en bureaux, tantôt accueilli, tantôt rebuté, j'ai fini cependant par obtenir un ordre pour le gouverneur de cette province, qui réside à Tobolsk, et qui seul, m'a-t-on dit, possède la liste des condamnés... cet ordre, je m'étais chargé de le porter moi-même... le voici, monsieur; lisez, lisez vite!

BORISOF. Que signifie ce papier?

AUGUSTE. Il signifie que le ministre rend mon père à la liberté.

BORISOF. En effet, c'est en règle... Il n'y a qu'un petit malheur.

AUGUSTE. Lequel?

BORISOF. C'est que, par un ukase du 15 août 1820, les mines de Souxon et les condamnés qui les exploitent sont devenus la propriété exclusive et personnelle du prince Golowkin, mon maître... En concédant la liberté à l'un de nos esclaves, le ministre a disposé de ce qui ne lui appartenait pas.

AUGUSTE. Mon père esclave!

BORISOF. Comme tous les condamnés... Fais ratifier cet ordre par le prince Golowkin, qui voyage maintenant en Italie, ou paye-moi une rançon de deux cent cinquante roubles; à ce prix seulement, ton père sera libre... et je ne demande pas mieux que d'être débarrassé de lui.

MARPHA, *à part.* Pauvre jeune homme!

AUGUSTE. Quoi! tu oserais, au mépris de cet ordre... mais il y a des autorités ici!...

BORISOF. Assurément... moi, moi seul!... Va te plaindre à Moscou, si tu veux. En attendant, ton père reste en mon pouvoir... Un dernier conseil dans ton intérêt: Fais en sorte de ne pas demeurer longtemps dans ce pays.

AUGUSTE, *tombant accablé sur un banc.* Esclave! ô mon Dieu! mon Dieu!

BORISOF. Je n'ai trop rien à dire de ton eau-de-vie, la belle: elle était passable et elle a

passé... Quant à toi, mon drôle, tiens-toi prêt à partir; tu m'entends!

Il sort.

SCÈNE XIII.

AUGUSTE, *assis*, MIKAIL, MARPHA.

MIKAÏL, *quand Borisof a disparu.* Oui, je t'entends, grand baskir, grand cosaque! grand pandour! grand moujique!

AUGUSTE, *à lui-même.* Que faire? que résoudre?

MARPHA. Enfin, il est parti!... voyons, que t'a dit le pope?

MIKAÏL. Il m'a donné un excellent moyen.

MARPHA. Ah! tant mieux!

MIKAÏL. Mais il s'agit de se procurer deux choses... dont deux me manquent complètement.

MARPHA. Qu'est-ce que c'est?

MIKAÏL. D'abord, de l'argent, car pour avoir n'importe quoi il faut toujours de l'argent...

AUGUSTE, *qui s'est levé et a fait un pas vers le fond.* Je ne puis pourtant pas m'éloigner ainsi!

MARPHA. Ensuite, que faudrait-il encore?

MIKAÏL. Il faudrait trouver quelqu'un qui voulût partir à ma place... v'là tout. C'est simple comme bonjour; mais ça n'en est pas plus facile à trouver... Un chien de pays où il n'y a pas seulement un homme à vendre.

AUGUSTE, *à part, écoutant.* Que dit-il?

MARPHA. En effet, j'ai beau chercher, je ne vois personne, et c'est là le véritable obstacle, car, pour te racheter de la milice, je sacrifierais avec joie les trois cents roubles de ma dot!

AUGUSTE, *à part.* Ciel! trois cents roubles... et je pourrais... (*A Marpha.*) Ah! mademoiselle, accompagnez-moi, je vous en prie!

MARPHA. Moi, monsieur?

MIKAÏL, *à part.* Qu'est-ce qui lui prend donc?

AUGUSTE. Hâtez-vous, de grâce! il y va de votre intérêt et du mien.

MARPHA. Comment?

AUGUSTE. Vous le saurez bientôt... Venez, venez!

Il sort avec elle.

SCÈNE XIV.

MIKAIL, *seul.*

Eh bien! ne vous gênez pas! il l'emmène! C'est une liberté qui ne me convient que tout juste. Ces Français n'ont pas déjà une si bonne réputation... Allons, v'là encore ma guense de jalousie qui me reprend! j'ai bien autre chose à penser, ma foi! quand je me vois forcé d'être soldat!... soldat!... (*Bruit dans la coulisse.*) Hein? qu'est-ce que j'entends? Est-ce qu'on viendrait déjà me chercher?... Ah! j'en ferai une maladie!

SCENE XV.

MIKAIL, PULAWSKI, CONDAMNÉS; *puis* ETIENNE.

PULAWSKI. Allons, camarades, attendons ici, et tâchons de nous montrer calmes... Le nouvel intendant doit être disposé à sévir, après l'affront qu'il a reçu d'Étienne.

MIKAÏL. A propos, qu'est-ce qu'il est devenu, ce pauvre Français?

PULAWSKI. Silence! le voici!

Entre Etienne conduit par des Soldats.

MIKAÏL. Ah! je crois que son compte est bon!

PULAWSKI. Étienne, c'est notre cause à tous que tu as défendue, et nous souffrons tous de ce qui t'arrive.

ÉTIENNE. Merci, Pulawski; merci, mes amis!... (*Chacun de condamnés vient lui serrer la main.*) Ne me plaignez pas: je mourrai content d'avoir humilié cet homme devant vous.

MIKAÏL. Chut! c'est lui!...

SCENE XVI.

LES MÊMES, BORISOF, MARPHA, *puis* AUGUSTE.

MIKAÏL, *à Marpha.* Ah! te v'là... eh bien?

MARPHA, *bas.* Écoute, et tais-toi.

BORISOF. Voici donc la brigade qui se fait remarquer entre toutes les autres par son insubordination... c'est bien, je la surveillerai... Je sais qu'il y avait beaucoup d'abus dans l'administration des biens du prince Golowkin; je viens les redresser, entendez-vous? Et je veux qu'on marche droit, ou sinon, gare le knout!... (*S'adressant à Pulawski.*) Toi, le Polonais, tu m'es signalé comme un des plus récalcitrants; tâche qu'à l'avenir aucune plainte me m'arrive contre toi, ou j'aurais soin d'y mettre ordre une fois pour toutes.

PULAWSKI. Je t'épargnerai cette peine-là, je l'espère!

BORISOF. Étienne Morin, l'acte de violence dont tu t'es rendu coupable à mon égard mériterait une punition exemplaire; mais je veux te prouver que je n'ai point de haine, et pousser l'indulgence aussi loin que tu as poussé l'outrage... Tout à l'heure, tu partiras pour Moscou par un convoi de traîneaux qui s'y rend. (*Le frappant du plat de son sabre.*) Au nom du prince Golowkin, je t'affranchis : tu es libre!...

TOUS. Libre!

Borisof remet une clef à l'un de ses hommes, qui ouvre les anneaux de fer que porte Étienne autour du corps et aux jambes.

ÉTIENNE. Oh! mon Dieu! c'est un rêve!

BORISOF. Toi, Mikaïl, tu peux épouser ta fiancée... J'ai réfléchi, tu ferais un mauvais soldat.

MIKAÏL. Grand Dieu! est-il possible?..... Comment se fait-il?...

MARPHA, *bas.* Viens, je t'expliquerai tout.

Elle remonte la scène avec Mikaïl. Borisof continue son inspection, tandis qu'Auguste, qui vient de paraître au fond, revêtu de l'uniforme russe, s'approche lentement d'Étienne.

ÉTIENNE, *à lui-même.* Libre!... et c'est à cet homme... Mais qui donc a pu le fléchir? quel motif inconnu?... La générosité, dit-il? oh! non, non!... Un ordre de son gouvernement sans doute, l'intervention de la France... oui, c'est cela!... (*Apercevant Auguste, qui le regarde avec émotion.*) Que vois je? vous, sous l'uniforme russe! que signifie?...

AUGUSTE. Ah! ne m'interrogez pas, Étienne, je ne saurais vous répondre... des circonstances que je dois taire ici... un secret de famille... D'ailleurs, le temps nous presse, et je viens réclamer de vous un service...

ÉTIENNE. Un service!... Lequel?

AUGUSTE. Eh bien, vous allez rentrer en France, où j'ai laissé des parents, une amie...

ÉTIENNE. Une amie?

AUGUSTE. Oui, qui m'attend sans doute... oh! je veux le croire!... Voici une lettre où sont expliqués les motifs qui me retiennent en Sibérie... promettez-moi de la lui remettre vous même... vous-même, vous entendez!

ÉTIENNE. Je vous le promets, donnez... (*Il va pour s'éloigner, puis revient.*) Un seul mot, pourtant... votre nom?

AUGUSTE, *avec effort.* Mon nom?... Hélas!... je ne puis vous le dire!...

ÉTIENNE. Adieu donc!

BORISOF, *redescendant la scène.* Allons, voici les traîneaux... Étienne, en route pour Moscou! (*A Auguste.*) Et vous, à Archangel, où le régiment se réunit pour la campagne qui se prépare.

AUGUSTE. La campagne!... Comment! on va se battre?

BORISOF. Oui, contre ces incorrigibles Français, qui ont osé relever le drapeau tricolore!...

AUGUSTE. Grand Dieu!

ÉTIENNE. Que dit-il?

AUGUSTE. Ah! je comprends maintenant, je comprends que vous ayez souscrit à cet horrible marché... c'était pour vous une vengeance plus cruelle et plus sûre!... Et vous avez pu croire que je la servirais? Moi porter les armes contre mon pays? oh! jamais! jamais!

BORISOF. Vous êtes soldat russe; vous l'avez juré.

AUGUSTE. Eh bien, oui, je l'ai juré... oui, je suis enrôlé sous les drapeaux du czar, et je sais que la loi punit de mort le soldat rebelle, le soldat qui refuse de marcher à l'ennemi... (*arrachant ses épaulettes*) qui foule aux pieds son uniforme... Mais cette loi, je la brave!... Frappez, frappez-moi!

ÉTIENNE, *courant à lui.* Ah! c'est bien! c'est bien! A la bonne heure, je vous reconnais maintenant!...

BORISOF, *désignant Auguste.* Soldats, emparez vous de lui!

ÉTIENNE. Mais c'est un Français!... comprenez donc... Vous ne pouvez lui faire un crime...

VOIX, *au fond.* Moscou! Moscou!

AUGUSTE. Ne songez qu'à vous, Étienne : partez, partez!

ÉTIENNE. Ah! qui que vous soyez, puissiez-vous être béni par votre père comme vous l'êtes par moi!

AUGUSTE. Adieu! adieu pour toujours!

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

Une salle basse chez Desgraviers. Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, GEORGET.

GEORGET, *entrant, un plumeau à la main.* Vous m'avez appelé, mademoiselle?

LOUISE. Oui... Que faisais-tu là?

GEORGET. Je rangeais un peu dans le salon. « Georget, m'a dit tantôt monsieur Desgraviers, j'attends du monde aujourd'hui; que tout soit en ordre. » Et alors... Mais, qu'avez-vous donc, mademoiselle? on dirait que vous avez pleuré.

LOUISE. Peut-être... est-ce que cela t'étonne?... Tu as été à la ville ce matin?

GEORGET. Hélas, oui!

LOUISE. Il n'y avait pas de lettre?

GEORGET. Pas plus qu'à l'ordinaire; ingrat de monsieur Auguste, dire que ce garçon-là est parti depuis trois ans, et que nous n'avons pas reçu une ligne de lui, pas une seule!

LOUISE. Ah! je suis bien sûre qu'il n'y a pas de sa faute. Tu te rappelles ces bruits de guerre qui ont couru l'an dernier; qui sait s'il aura pu atteindre Saint-Pétersbourg, voir l'ambassadeur de France?

GEORGET. Ah! mais, à propos de l'ambassadeur, vous ne savez pas? il revient, à ce qu'il paraît; on l'attend pour coucher à l'hôtel de la poste. Aussi, soyez tranquille, mademoiselle, j'irai lui parler, moi.

LOUISE. Toi!

GEORGET. Pardié, il ne m'avalera peut-être pas; un ambassadeur, c'est un homme comme vous et moi; et c'est bien le diable si là-bas il n'a pas vu votre cousin.

LOUISE. Ah! Dieu veuille qu'Auguste revienne avec son père! ce sera un beau jour pour toi, Georget... Mais, moi, je ne le verrai pas.

GEORGET. Par exemple! qu'est-ce que vous dites donc là? quelle idée!

LOUISE. Mon pauvre Georget, depuis le départ d'Auguste, je n'ai plus qu'un ami; quant à mon père, il est plus que jamais sous l'influence de madame Duval et de son fils.

GEORGET. Oui, ça n'a fait que croître et embellir.

LOUISE. On dit que monsieur Gaspard se conduit mieux....

GEORGET. Allons donc! il cache mieux son jeu, voilà tout... mais je ne suis pas sa dupe, et en prenant des informations à Strasbourg, je crois même que j'ai découvert une manigance... enfin, je m'entends. Ne vous fiez pas à cette conversion-là.

LOUISE. J'ignore ce qu'il en est, Georget, mais je sais que ce matin même mon père m'a déclaré qu'il fallait me résoudre à l'épouser.

GEORGET. L'épouser! qui ça?

LOUISE. Le fils de madame Duval; le contrat doit être signé ce soir.

GEORGET. Et c'est pour ça qu'on m'a dit de faire le salon! Ah! c'est affreux, c'est indigne; on a surpris ma bonne foi.

Il jette son plumeau.

LOUISE. Ce mariage te cause autant d'effroi qu'à moi-même... cependant mon père me l'a imposé dans des termes qui ne me permettaient pas de lui désobéir. J'ai promis de signer au contrat, et je signerai; mais si tu m'aimes, tu m'aideras à fuir cette maison.

GEORGET. Que dites-vous?

LOUISE. Puisque je ne saurais être la femme d'Auguste, je ne veux appartenir à personne. De l'autre côté du Rhin, dans le duché de Bade, il y a un couvent où je suis sûre de trouver un asile... Puis-je compter sur toi pour m'y conduire?

GEORGET. Mais si jamais on savait...

LOUISE. Il n'y a que trois heures de chemin: en partant d'ici vers minuit, tu peux être de retour avant six heures du matin, et personne ne se sera aperçu de ton absence... Oh! décide-toi, ou bien je partirai seule!

GEORGET. Seule, au milieu de la nuit, au risque de rencontrer les contrebandiers qui parcourent le pays! et vous croyez que je souffrirais ça? non pas!... Ma foi, tant pis pour votre père!... si d'ici à ce soir il n'a pas changé de projet, comptez sur moi, mademoiselle, comptez sur moi.

LOUISE. Ainsi, tu m'attendras, à minuit, dans cette salle?

GEORGET. A minuit, j'y serai.

LOUISE. Adieu et merci!...

Elle rentre chez elle.

SCÈNE II.

GEORGET, *seul.*

Ma parole d'honneur, il faut que mon maître et la Duval aient commis quelque crime ensemble!... Quel mariage! et que va-t-on en dire?... Quand on songe que mademoiselle Louise avait été demandée par les personnages les plus cossus du pays : le fils d'un brasseur, le percepteur des contributions et l'inspecteur des douanes!... Ah! si j'avais la preuve que je cherche!... car je suis bien sûr de ne pas me tromper; monsieur Desgraviers ne mange pas plus que son revenu; il est impossible qu'il se soit trouvé à court d'argent...

SCENE III.

GEORGET, DESGRAVIERS, Mme DUVAL, *puis* GASPARD.

Mme Duval et Desgraviers arrivent par une des portes latérales.

DESGRAVIERS. Vous voyez ce que je fais pour vous, monsieur Duval.... En vous confiant le bonheur de ma fille, je prends une grande responsabilité; faites que je n'aie pas sujet de m'en repentir.

GASPARD. Ah! monsieur, ma vie entière sera employée à lui prouver mon amour, et à vous montrer ma reconnaissance.

Entrée de Mme Duval, qui vient du fond.

DESGRAVIERS. Georget, je vais te donner une lettre pour mon notaire... (*Se retournant vers Mme Duval et Gaspard.*) Je lui envoie les clauses principales du contrat et lui mande d'apporter la dot.

GASPARD, *à lui-même.* La dot! ce vieillard a des expressions qui me charment.

GEORGET. Ah! mademoiselle Louise se marie!... avec le percepteur peut-être?...

DESGRAVIERS. Non.

GEORGET. Avec l'inspecteur des douanes?

DESGRAVIERS. Non.

GEORGET. Avec?...

GASPARD. Avec moi, mon cher.

GEORGET. Ah! c'est monsieur qui!... excusez! v'là un mariage dont je ne me serais pas douté!

DESGRAVIERS. Eh bien, tu peux en répandre la nouvelle.

GEORGET. Je ne profiterai pas de la permission! je m'aime pas à me faire rire au nez.

GASPARD. Insolent!

Mme DUVAL, *le retenant.* Allons!

DESGRAVIERS. Laissez-le dire; demain il aura son congé.

Il sort en faisant signe à Georget de le suivre.

SCENE IV.

GASPARD, Mme DUVAL.

GASPARD. Pour que rien ne nous arrête, je cours avertir mes témoins.

Mme DUVAL. Tu les as bien choisis?

GASPARD. Oh! ce qu'il y a de plus distingué: le baron de Saint-Amour et monsieur Eustache Cliquet. Je suis bien aise que ces messieurs assistent à la signature du contrat; ils me verront empocher la dot, et seront convaincus de ma solvabilité.

Mme DUVAL. Tu as donc encore des dettes?

GASPARD. Oh! une misère, une petite lettre de change que j'ai été forcé de souscrire; mais je la payerai demain... oh! demain sans faute!

Mme DUVAL. Tu m'inquiètes.

GASPARD. Rassurez-vous; veillez seulement à ce que, dans la journée, aucun papier suspect n'arrive entre les mains du beau-père. Je l'entends... A bientôt!

Il sort.

SCÈNE V.

DESGRAVIERS, Mme DUVAL.

DESGRAVIERS, *à lui-même.* Enfin... un peu de courage encore pour supporter l'étonnement des uns, les railleries des autres et la douleur de ma fille... puis tout sera dit.

Mme DUVAL, *s'approchant de lui.* Vous semblez souffrant.

DESGRAVIERS. Eh bien, madame, vous devez être satisfaite; j'ai lutté longtemps; mais j'ai fini par me rendre à vos prières, ou plutôt par céder à vos menaces.

Mme DUVAL. Écartons ces fâcheux souvenirs; vous me deviez quelque reconnaissance peut-être. Vous payez aujourd'hui votre dette; c'est

Digitized by Google

bien. Ne parlons jamais du passé. En assurant le bonheur de mon fils, j'ose vous l'affirmer, vous avez fait celui de votre fille; Gaspard l'aime sincèrement, et il la rendra heureuse.

DESGRAVIERS. Heureuse... plaise au ciel! mais espérez-vous qu'elle réponde à l'amour de votre fils quand le souvenir d'un autre...

Mme DUVAL. Vous voulez parler d'Auguste?... soyez donc tranquille, les absens ont toujours tort.

DESGRAVIERS. Et s'il revenait?

Mme DUVAL. Quand reviendra-t-il?... quand Louise aura eu le temps de l'oublier. Vous savez bien qu'il poursuit une chimère. En vous voyant si inquiet sur les suites de ce voyage, je vous ai dit, pour vous tranquilliser, quelle ruse l'amour avait inspirée à mon fils...

DESGRAVIERS. Oui, ce Jérôme Dubourg, ces prétendues révélations, c'était une comédie... Malheureux Auguste! Savez-vous une idée qui m'est venue bien des fois? c'est que, pour punir cette machination impie, Dieu permettra qu'en cherchant le mensonge, votre fils ait rencontré la vérité. Vous verrez qu'un de ces jours Auguste nous ramènera son père. Que faire alors? que faire?...

Mme DUVAL. Dame, prendre conseil de vos intérêts! Songez-y, vous avez engagé des sommes considérables dans des entreprises dont le succès est incertain. S'il vous fallait aujourd'hui rendre à votre frère sa légitime, vous seriez ruiné.

DESGRAVIERS. Ruiné!... Ah! ce n'est pas ce malheur qui m'épouvante: ce que je redoute, ce sont les reproches d'Etienne, c'est la divulgation de mon crime. Et, vous le savez bien, vous qui m'avez menacé de tout dire si ce fatal mariage ne se concluait pas.

Mme DUVAL. On vient, remettez-vous.

DESGRAVIERS. Quoi! déjà nos invités?...

Mme DUVAL. Non, il est encore trop tôt; ce sont probablement les pauvres gens du village qui viennent vous féliciter.

DESGRAVIERS. Ah! recevez-les, madame; voyez, arrangez cela, j'ai besoin de me préparer aux visites qui vont nous arriver.

Il sort.

Mme DUVAL. Toujours le même, toujours irrésolu!...

Entre un Brigadier de gendarmerie.

SCÈNE VI.

Mme DUVAL, LE BRIGADIER.

Mme DUVAL. C'est vous, brigadier; qu'y a-t-il?

LE BRIGADIER. Pardon, si je vous dérange; il y a que je voudrais bien parler à monsieur l'adjoint.

Mme DUVAL. Impossible pour le moment: monsieur Desgraviers n'a pas le temps de s'occuper des affaires de la commune; il signe aujourd'hui le contrat de mariage de sa fille.

LE BRIGADIER. Je n'en ignore pas; mais nous venons d'arrêter près de la frontière un individu suspect, et dont le signalement se rapporte à celui de Jacques Lescot, vous savez, ce fameux contrebandier qui nous a donné tant de fil à retordre... Or, comme il y a une prime à gagner...

Mme DUVAL. Eh bien, c'est bon, vous l'aurez; mettez cet homme en lieu sûr, et demain...

LE BRIGADIER. Minute! je ne peux pas prendre ça sur moi: il me faut un ordre. Oh! du reste, ça ne sera pas long. V'là déjà l'individu que j'ai fait amener par mes hommes...

Étienne paraît entre deux Gendarmes; ses vêtements sont couverts de poussière et tout délabrés.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉTIENNE, GENDARMES.

Mme DUVAL. Et vous croyez que c'est là Jacques Lescot?

LE BRIGADIER. Je m'en flatte: Sourcils épais, nez gros, teint coloré...

Mme DUVAL. Il faut bien se débarrasser de lui, mais il est cruel d'être aux ordres de pareils vagabonds.

Elle sort.

LE BRIGADIER, à *Etienne*. Avancez, l'ancien, et puisque vous êtes fatigué, asseyez-vous là.

ÉTIENNE. Ça n'est pas de refus, car j'ai fait ce matin une fière étape; mais je savais que c'était la dernière... et que bientôt...

LE BRIGADIER. C'est bon, c'est bon, vous parlerez à monsieur l'adjoint.

Il remonte la scène.

ÉTIENNE. Ah ça, ils me font là une drôle de réception... Mendiant, vagabond, contrebandier! Au fait, ma tenue ne peut pas inspirer beaucoup de confiance; résignons-nous. Et pu[illegible] qu'on fasse aujourd'hui, on aur[illegible] à me mettre de mauvaise humeur. Me voici donc à la fin de ce long

et pénible voyage! Ce ciel que je vois, cet air que je respire, ce sol que je touche, c'est la France... la France! ce mot-là me console de tout, et je leur pardonne jusqu'aux injures qu'ils m'ont dites. Ce sont des compatriotes, des frères, et ils me parlent dans cette chère langue natale que je n'avais pas entendue depuis si longtemps!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, DESGRAVIERS, Mme DUVAL.

DESGRAVIERS. Où est cet homme?

Mme DUVAL, *montrant Etienne.* Le voici.

LE BRIGADIER. Il faut vous dire, monsieur l'adjoint, que nous avons arrêté l'individu ici présent...

DESGRAVIERS. C'est bien, je sais... Laissez-moi l'interroger. (*Allant à Etienne et lui frappant sur l'épaule.*) Qui êtes-vous?

ÉTIENNE, *se levant en sursaut.* Qui je suis? (*Regardant Desgraviers avec étonnement.*) Tiens... tiens!...

LE BRIGADIER. Monsieur l'adjoint vous fait l'honneur de vous demander qui vous êtes.

DESGRAVIERS. Vous ne répondez pas?

ÉTIENNE. Pardon, ce sont des souvenirs... une ressemblance... Oh! mais je suis fou!

LE BRIGADIER. Tenez, monsieur l'adjoint, voilà un signalement qui répondra pour lui: Sourcils épais, nez gros, teint coloré...

ÉTIENNE. Eh non, ce signalement n'est pas le mien!... Ainsi que je l'ai déclaré, je suis un ancien soldat de la garde impériale, et je me rends à Thionville, où je suis né.

Mme DUVAL, *à part.* Que dit-il?

DESGRAVIERS. A Thionville.... où vous êtes né?

ÉTIENNE. Oui, monsieur, c'est mon pays natal; mais peut-être, comme ici, n'y dois-je retrouver que des étrangers, car il y a vingt-quatre ans que j'en suis parti, et l'on me croit mort sans doute...

DESGRAVIERS. Vous! pourquoi cela?

ÉTIENNE. J'ai été fait prisonnier lors de la retraite de Russie, et après une captivité qui a duré dix-sept ans, je reviens de la Sibérie.

Mme DUVAL. De la Sibérie!

DESGRAVIERS, *bas à Mme Duval.* Ah! je n'ose le regarder... j'ai peur de le reconnaître.

LE BRIGADIER. Tout cela est bel et bon, l'ancien, mais il nous faut des papiers à l'appui de vos paroles... Des papiers, nous ne connaissons que cela, nous autres.

DESGRAVIERS. En effet.... vos papiers....

ÉTIENNE. Mais, je n'en ai aucun, je vous l'ai dit...

Mme DUVAL, *à Desgraviers.* Aucun, vous entendez!

ÉTIENNE. Et pour être reconnu, même à Thionville, je n'ai d'espoir que dans la tendresse d'un fils, dans la loyauté d'un frère... Si Dieu me les a conservés, je n'invoquerai pas en vain leur souvenir. Dix-huit ans d'exil et de souffrances ont cruellement changé mon visage, mais ils me reconnaîtront en mettant la main sur mon cœur.

DESGRAVIERS, *bas.* Ah! c'est lui! c'est lui!... (*A Etienne.*) Mais si votre famille reste à Thionville.... vous n'êtes pas sur la route... Quel motif vous en a détourné?

ÉTIENNE. Attendez, vous avez raison... je venais... j'avais promis... Des papiers avez-vous dit? En voici un.... cette lettre...

DESGRAVIERS. Une lettre?...

ÉTIENNE. Dont je m'étais chargé pour une personne des environs de Strasbourg, et que vous connaissez peut-être: mademoiselle Desgraviers.

Mme DUVAL *et* DESGRAVIERS. Louise!

LE BRIGADIER. Tiens, si monsieur l'adjoint la connaît? c'est sa fille!

ÉTIENNE. Votre fille! ah! Dieu soit loué! Tenez, tenez, monsieur, il est juste que ceci passe d'abord par vos mains, c'est la consigne.

DESGRAVIERS, *au Brigadier.* Retirez-vous; qu'on nous laisse seuls!

LE BRIGADIER. Je vous préviens, monsieur l'adjoint, que Jacques Lescot contrefait toutes les écritures.

Mme DUVAL. C'est bon à savoir!

LE BRIGADIER. Et faites-moi le plaisir de ne pas oublier son signalement: sourcils épais, nez gros...

DESGRAVIERS. Il suffit. Laissez-nous!

Le Brigadier sort avec ses Hommes.

SCÈNE IX.

DESGRAVIERS, Mme DUVAL, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, *à lui-même*. Bon jeune homme! il m'aura sauvé deux fois!

DESGRAVIERS. Ah! je tremble! cette lettre que va-t-elle m'apprendre? qui peut l'avoir écrite? (*Après y avoir jeté un coup d'œil.*) Auguste!

Mme DUVAL. Ciel! que dit-il?

DESGRAVIERS. Ma vue se trouble... je ne puis...

Mme DUVAL, *prenant la lettre*. « Chère « Louise, celui qui vous remettra cette lettre, » c'est... » Ah!

DESGRAVIERS. Eh bien?

Mme DUVAL. « C'est mon père. »

DESGRAVIERS. Je suis perdu!

Mme DUVAL. Pas encore! Écoutez, écoutez... « Par une fatalité bien cruelle, je suis « auprès de lui sans pouvoir me faire con- » naître... Si je lui disais qui je suis, il refu- » serait la liberté que je lui donne au prix de « la mienne. Louise, mon père part pour la » France, et moi je reste en Sibérie; mais je » reviendrai, je reviendrai sans doute. Te- « nez-lui lieu du fils dont il se sépare, et at- » tendez-moi. »

DESGRAVIERS. Quel mystère!

Mme DUVAL. Qu'importe! il ne sait rien, éloignez-le d'abord, et puis nous verrons...

Pendant ce dialogue, Étienne va et vient et semble reconnaître l'appartement où il se trouve. Il s'est approché d'un portrait de l'Empereur suspendu à la muraille, et après l'avoir examiné, il a fait un geste de surprise et a vivement redescendu la scène.

ÉTIENNE, *à lui-même*. Je ne me trompe pas, c'est bien cela. (*A Desgraviers.*) Ah! monsieur, je vous en prie, dites-moi...

DESGRAVIERS, *sans le regarder*. Partez, partez, vous êtes libre!

ÉTIENNE. Libre! ah! merci... Mais avant de sortir, permettez-moi de vous demander où je suis; il me semble que je reconnais ces lieux.

DESGRAVIERS. Vous!

ÉTIENNE. Oui... j'y suis venu dans mon enfance; ils étaient habités par une vieille parente, dont je crois que je devais hériter, et je viens de voir là un portrait de l'Empereur qui a dû appartenir à ma mère.

Mme DUVAL. C'est impossible, vous vous trompez.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUISE, *puis* GASPARD.

LOUISE, *à part, au fond*. Quel est cet homme?

ÉTIENNE. Je me trompe... oh! non, nnn... dix-huit années d'exil ne m'ont pas fait perdre la mémoire... Ce portrait, je m'en souviens, j'en suis bien sûr, c'est un présent que j'ai fait à ma mère, le jour de mon départ pour l'Espagne. — Pauvre femme! je ne devais plus la revoir! — Et tenez, tenez, sur le cadre j'avais écrit mon nom; le voici encore: Étienne Morin!

LOUISE, *s'avançant*. Étienne Morin! mon oncle!

Mme DUVAL *et* DESGRAVIERS. Louise!

GASPARD, *qui vient d'entrer*. Son oncle! que disaient donc ces gendarmes?

ÉTIENNE. Moi, ma belle enfant! moi votre oncle?

LOUISE. Sans doute... et voici mon père... Bernard Morin.

ÉTIENNE. Comment! Desgraviers?...

LOUISE. C'est le nom de cette terre...

ÉTIENNE. Ah! je comprends tout!... (*Courant à Desgraviers.*) Frère, c'est moi! c'est moi! Oh! dès le premier coup d'œil il m'avait bien semblé te reconnaître... toi, c'est différent, tu ne pouvais pas, j'ai tant souffert! Mais regarde-moi, il est impossible que tu ne trouves pas dans mes traits quelque chose qui te remue! Frère, frère, j'ai survécu par miracle au désastre où ont péri tant de mes camarades.... Je viens mourir en France, près de toi, près du tombeau de notre mère! Est-ce que tu ne me tendras pas la main?

GASPARD, *s'approchant de sa mère*. Que signifie tout cela?

Mme DUVAL, *bas*. Ah! Gaspard... tiens, lis!

Elle lui donne la lettre.

LOUISE, *à part*. Quel accueil!

ÉTIENNE. Quoi! pas un mot! pas un geste! tu ne m'entends donc pas, Bernard? Je suis ton frère!

Digitized by Google

Mme DUVAL, *à Desgraviers.* Pas de faiblesse!

DESGRAVIERS. Mon frère... mon frère est mort...

LOUISE. Mon père!

DESGRAVIERS. Et vous, je ne sais qui vous êtes... Je ne vous connais pas!

ÉTIENNE. Ah, malheureux! dis que tu ne veux pas me connaître! Pourquoi me renies-tu? est-ce que ma misère te fait honte?... Oh! je ne serai pas à ta charge, n'aie pas peur! la France me doit du pain, et elle m'en donnera! Ne repousse donc pas la main que je t'offre!... Rien! rien!... Ah ça, depuis que tu es devenu riche, ton âme a donc changé comme ton nom?... Pourtant tu sais bien que c'est ton frère qui te parle; tu le sais, car tu détournes les yeux, tu trembles comme un coupable! Bernard, pour avoir peur de moi, quel crime as-tu donc commis?

DESGRAVIERS, *avec égarement.* Étienne!

ÉTIENNE. Ah! tu me reconnais enfin!

GASPARD, *s'élançant entre eux.* Jamais! vous êtes un imposteur!

ÉTIENNE. Monsieur, cette lettre que vous tenez a prouvé d'où je viens. (*A Louise.*) Elle est pour toi, mon enfant.

LOUISE. Pour moi!

GASPARD, *déchirant la lettre.* Mensonges que tout cela!

ÉTIENNE. Sacrr...! mais quel est donc cet homme?

GASPARD. Cet homme vous répète, mon cher, que vous en imposez!... Si Étienne existait encore et qu'il dût reparaître un jour, il ne reviendrait pas seul; c'est son fils qui le ramènerait!

ÉTIENNE. Son fils! vous le connaissez donc? il existe? O mon Dieu! où est-il?

LOUISE. A la recherche de son père...

GASPARD. En Sibérie depuis trois ans!

ÉTIENNE. En Sibérie! lui! quand je suis en France! Ai-je bien entendu? mon fils en Sibérie!... oh! mais alors cet inconnu, ce jeune homme... je devine à présent, c'était lui, c'était lui!... Et mon cœur ne me l'a pas dit!... et j'ai pu l'abandonner à mes bourreaux! Seigneur Dieu, vous l'avez permis! Mon fils! mon fils! que sera-t-il devenu? ils l'auront tué sans doute!

LOUISE. Tué! Auguste!...

ÉTIENNE. Oui, mort! il est mort, et je vis... c'est horrible! Oh! mais quel était son espoir? Comment est-il parti? (*A Louise.*) Ah! toi, tu es jeune, tu es bonne, tu l'aimais peut-être... oui, quelque chose me dit là que tu l'aimais! Vois mon impatience, mes larmes; au nom de ta mère, parle-moi de mon fils!

LOUISE. Pauvre Auguste! oh! oui, je l'aimais, et j'ai bien pleuré quand il nous a quittés!... Mais comment le détourner de son voyage? Ce n'est pas seulement son père, c'est un nom qu'il était allé chercher!

ÉTIENNE. Un nom, lui! n'en avait-il donc pas? Chercher un nom.... ah! ce mot m'éclaire! mon fils a été renié comme je le suis moi-même! on l'a traité comme un étranger, comme un bâtard peut-être! Et sans doute, c'est pour cette fortune dont on n'aura pas voulu lui donner sa part! Bernard, qu'as-tu fait de ces papiers que j'avais confiés à ton honneur, et qui établissent que la naissance d'Auguste a été légitime?

LOUISE. Légitime!

ÉTIENNE. Qu'en as-tu fait? réponds!

Mme DUVAL, *bas.* Prenez garde!

DESGRAVIERS. Moi? je ne sais ce que vous voulez dire...

ÉTIENNE. Comment! tu oses nier ce dépôt sacré? mais regarde-moi donc en face! A défaut de la justice divine que tu sembles ne pas craindre, sais-tu qu'il y a une justice humaine, et que je puis l'invoquer? Une dernière fois, ces papiers! il me les faut! rends-les-moi!

DESGRAVIERS, *se cachant la figure.* Oh! grâce! grâce!

Il tombe accablé sur un siége.

LOUISE, *courant à lui.* Mon père!

GASPARD, *ouvrant la porte du fond.* Brigadier, entraînez cet homme! c'est celui que vous cherchez.

LE BRIGADIER. J'en étais sûr!

ÉTIENNE. Mais vous n'avez aucun droit sur moi... je proteste!

GASPARD. Saisissez-le, vous dis-je! c'est lui, c'est Jacques Lescot!

Les Gendarmes se précipitent sur Étienne.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, *accourant.* Tu mens, c'est mon père!

TOUS. Auguste!

ÉTIENNE. Mon fils, mon noble fils! c'est

bien toi... tu m'es rendu ! Oh ! mais par quel miracle ?

AUGUSTE. Il est bien simple, mon père... Conduit à Archangel, j'allais y être jugé, condamné sans doute ! Mais notre ambassadeur, un de vos anciens colonels, un brave, instruit de ma position, m'a réclamé comme citoyen français et a payé ma rançon... Un congé le rappelait à Paris, et c'est lui qui me ramène..... Mais pardon..... Mon oncle ! Louise !... (*Il va pour s'élancer vers eux, son père le retient.*) Qu'est-ce donc ?...

ÉTIENNE. Tu le sauras... tu sauras comment j'ai été reçu... on me repousse, on me renie, et sans toi j'allais être arrêté comme un imposteur ! Oh ! viens ! viens, sortons.

DESGRAVIERS, *les arrêtant.* Eh bien, non, non, restez ! c'est à moi de sortir... à moi, qui ne suis entré ici que par la ruse et par le mensonge !...

Mme DUVAL. Que dites-vous ?

DESGRAVIERS. Oh ! je sais que je me perds ! je sais qu'un mot de vous, madame, peut me livrer à la vengeance des lois ! mais la crainte ne me fera pas consommer un nouveau crime ! C'est assez de remords ! c'est assez étouffer la voix de la nature... cette voix qui depuis une heure crie en moi : « C'est Étienne, c'est ton frère ! »

ÉTIENNE. Ton frère !... allons donc, mieux vaut tard que jamais !

DESGRAVIERS. Oh ! tu ne sais pas à quel point j'ai été coupable !

ÉTIENNE. Qu'importe ! je n'attendais qu'un mot de toi, et tu l'as prononcé !... Va, quand deux frères sont désunis, le bonheur est pour celui qui pardonne !

DESGRAVIERS, *se jetant dans ses bras.* Mon frère ! mon frère !

AUGUSTE, *à Gaspard.* Vous le voyez, monsieur, le bâtard a maintenant un nom !

GASPARD. Oui, mais déshonoré !

TOUS. Déshonoré !

GASPARD, *à sa mère.* Vous pouvez le perdre, a-t-il dit ? voici l'heure de parler, ma mère...

SCENE XII.

LES MÊMES, GEORGET.

GEORGET, *entrant.* Après moi, s'il vous plaît ! (*A Desgraviers, lui remettant un portefeuille.*) Tenez, monsieur, voici vos fonds, que votre notaire vous envoie.

DESGRAVIERS. C'est bien... c'est bien...

GEORGET. Non, non, regardez !

DESGRAVIERS. Que vois-je ? une lettre de change ?

GEORGET. Oui, qu'on est venu pour escompter chez lui, et à laquelle vous ne manquerez pas de faire honneur...

DESGRAVIERS. Mais c'est un faux, un faux infâme !

TOUS. Un faux !

GASPARD, *à lui-même.* Fatalité ! est-ce que ce serait...

DESGRAVIERS. L'écriture a été habilement imitée ; mais je découvrirai l'auteur !...

GEORGET, *regardant Gaspard.* Oh ! vous n'irez pas loin pour le trouver.

GASPARD. Misérable !

GEORGET. Tiens, c'est donc vous ?

TOUS. Gaspard !

GEORGET. Dame, je ne l'avais pas nommé !

Mme DUVAL, *à son fils.* Ah ! c'est une atroce calomnie, n'est-ce pas ? (*A Desgraviers.*) Voyons donc ce billet... cette signature qu'on dit être imitée.

DESGRAVIERS. Regardez, madame... c'est la mienne !

Mme DUVAL. Grand Dieu !

DESGRAVIERS. Silence pour silence !

Mme DUVAL, *à Gaspard.* Malheureux ! tu nous as perdus !

DESGRAVIERS. Étienne... Auguste... mes amis, je ne vous offre pas cette fortune, elle vous appartient tout entière... mais il me reste ma fille... Auguste, l'aimes-tu toujours ?

AUGUSTE. Si je l'aime !...

DESGRAVIERS. Elle est ta femme !

ÉTIENNE. Bravo ! vive l'Emp...

GEORGET. Qu'est-ce que vous dites donc ? il est mort.

ÉTIENNE, *regardant le portrait.* Mort ! ah, oui ! c'est vrai... vous me l'aviez fait oublier !

77843

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google